

Ilana RAMCHAR

Petites nouvelles de notre monde

Dijon – 1998 - 2006

Le dédale de nos pensées.

Celles qu'on raconte, celles qu'on écrit ou qu'on sous entend.

Celles qui n'en sont pas et aussi celles des autres.

Celles qui surgissent entre les lignes.

La cohorte de nos idées, celles qu'on ressort, qu'on oublie, celles qu'on nous prête, celles qu'on n'a pas, celles qui sont de trop ou qui sont déplacées. Les drôles et les sinistres. Toutes nos idées qui s'habillent de mots.

L'imbroglío de nos sentiments, de nos passions, de nos désirs, de nos envies qu'on renouvelle qu'on étouffe, qu'on assassine, qu'on exhibe ou qu'on n'avouera jamais. De quoi relire encore des chapitres entiers.

Le choc de nos raisons avec le monde entier, la terre, le ciel, les autres. Le boum des petits boum. Le choc de la grammaire qui ne peut se plier.

Le fracas de nos éclats de voix, de génie, de silence, de lâcheté. Une symphonie de rimes, de verbes, d'adjectifs et de *phrases éperdues*.

De quoi choper un mal de tête.

- Assez pour renoncer ?

- Bien trop pour abandonner !

De quoi écrire quelques lignes ou quelques paragraphes. Et puis comme toujours, quand les

*pages sont tournées, en revenir au goût du pain,
à la beauté des femmes et à la chaleur du soleil.
Aux rires de nos enfants, à leurs pleurs, à leurs
jeux, quand la vie sera belle.*

*Tout ce qui fait notre vie incertaine, face à la
mort inéluctable.*

*A ma façon, glisser dans mes petites histoires,
romans et nouvelles, tout ce qui trace mon
chemin sans que je le sache vraiment.*

Peut-être le découvrir après votre lecture ?

Tu m'attendais — page 5

page 9 -Beauté crépusculaire

Les bruits qui courent — page 15

Page 27 - L'alibi

Monsieur Logier - page 43

Page 59 - Le dévidoir de soi

Ressemblance - Page 87

Page 103 - Les survivants

TU M'ATTENDAIS

Dijon - Septembre 1999

Je pars. Je cours presque en traversant la route. Je n'ai pas pris le temps de verrouiller les portes. Ils sont seuls dans la maison silencieuse.

Ce soir, nous nous sommes déchirés, affrontés, disputés. Et comme en litanie, les mots ont été dits. Attendus, rassurants, comme un lien entre nous.

Je vais le plus droit que je peux vers la plage de sable. J'enjambe les oyats, je piétine les herbes. Je marche vers les dunes qui en marquent la fin.

Et puis, je suis monté dans le salon du haut, pour lire, pour m'occuper, pour dire quelques mots aux enfants, pour m'apaiser. Ils étaient immobiles, allongés sur leur lit.

Le sable fin, sec et doux dérobe chaque pas que je fais. L'ascension est pénible. Et puis vient le sommet et le vent de la mer qui s'étend à bâbord et se heurte à tribord.

Je ne leur ai rien dit. Ils m'avouèrent plus tard que ces jours là ils avaient peur et tous les deux faisaient semblant de dormir pour n'avoir rien à dire aux questions qu'on se posait toujours.

La nuit est là depuis bientôt une heure et les étoiles qui montent de la mer, disputent encore leur place au soleil disparu. Mes yeux se plissent pour mieux fouiner dans cette obscurité trop froide.

Pour rien, pour presque rien. Moi je disais le monde et toi tu voulais plus. Quelques phrases de chacun pour bien nous démarquer. Nos combats rituels, absurdes et nécessaires.

Je te cherche déjà avant d'être arrivé. Je ne suis qu'à moitié de la longue descente de la dune vers la grève. Tu seras là. Je le sais, je le veux. Où serais tu sinon ? La mer s'est retirée. Nous avons tout l'espace.

Assise sur ta chaise, appuyée sur la table, tu jettes ton regard. Moi, debout, je peste, je marche et j'ai le corps qui claque. Exagéré, comme je sais l'être quelque fois.

J'aperçois maintenant les crêtes blanches des vagues qui parsèment la mer. J'entends le bruit de l'eau qui crisse et se répand avant de revenir se fondre à l'océan. Incursion sur la terre. Immémoriale caresse indifférente.

Tu ne me réponds pas. Tu veux et puis c'est tout. Je n'ai pas à savoir, ni pourquoi ni comment. Tu auras tout puisque tu as toujours su faire céder. Mais je rugis encore et je sais résister au bonheur d'être à toi.

Je cherche une ombre sous les lueurs si faibles. Tous les reflets accrochent mon regard. Je poursuis ton fantôme, je cherche ton halot. Je vis encore le rêve où c'est toi qui m'éveilles.

Et puis, comme toujours, je suis redescendu pour retrouver tes yeux, te glisser tout le long de mes mains et t'emmener en promenade.

J'ai le cœur aux mille coups. J'ai peur. Je sais que tu es là quelque part. Depuis toujours je sais que je te trouverais. Depuis toujours je continue de t'inventer, mais tu ne cesses de me tromper en te montrant toujours un peu plus belle qu'hier.

Tu es partie sans rien emporter. Ton pull est sur la chaise. Ton bol et ta serviette abandonnés. Tu peux tout sacrifier quand tu n'a plus à conquérir.

Je te vois, presque immobile sur le bord de la mer. Tu me tournes le dos. J'ai le corps qui tréssaille. Tu regardes très loin. Tu attends que la vie se déroule et t'emporte au passage.

J'ai pris ton pull et je suis parti, très vite, c'est à dire vers la mer, comme toi. Impatient. J'avais envie qu'on se rejoigne. Je redoutais d'être en retard.

Je tourne autour de toi en un grand cercle de pas, avec les

yeux rivés jusqu'à ton ombre. Tu n'as même pas bougé la tête.
Tu sais bien que c'est moi. Tu m'attendais.

- J'ai crains que tu aies froid.
- Un peu, c'est vrai.
- Tiens prends-le. C'est le pull que tu aimes bien
- Merci. C'est gentil d'y avoir pensé.
- Attends, je vais t'aider.
- J'ai eu un peu peur toute seule.
- Tu trembles encore.
- J'ai les chaussures pleines de sable.
- Moi aussi.
- Le mieux c'est de marcher pieds nus.

Et nous nous en allons, mon bras sur ton épaule, le tien contre mon corps. Ta tête sur ma poitrine, ma joue dans tes cheveux et deux chaussures dans nos mains libres.

Nous nous parlons de tout. Amoureux éternels qui cherchons sans arrêt ce que nous espérons et que nous tenons l'un et l'autre.

Septembre 1999

Post-scriptum :

- Mais non, pas les chaussures ...

Ilana RAMCHAR

Beauté crépusculaire.

Dijon - 11 octobre 2005

Elle se déplace presque sans bruit. Ses pieds nus effleurent le sol carrelé du salon. Elle passe dans la chambre couverte de parquet pour tirer un peu le rideau devant le soleil qui commence à inonder la pièce.

Il la regarde passer. Il voit les courbes de son corps qui se découpent en ombres grises quand elles masquent le jour. Il en perçoit la douceur et la tiédeur quand la lumière éclaire les rondeurs roses, presque blanches de ses seins ou de ses hanches, juste marquées pour rebondir les deux fesses parfaitement régulières.

Ses yeux sont bleus, il les a vus tout à l'heure quand elle est venue lui déposer son café sur le rebord de la table.

Il n'a vécu que pour la science, pour les découvertes du monde et pour la beauté des femmes. La beauté parfaite, presque inaccessible. La beauté idéale, la succession universelle des lignes et des courbes, des pleins et des creux, reliés, embrassés, mus du mouvement perpétuel des muscles et des mots.

Il leur demande de venir passer une heure ou plus auprès de lui, pour quelques sous. Pour son plaisir, celui des yeux. Celui des caresses quand elles ont le désir de ses doigts se promenant sur elles.

Elise s'est rhabillée. C'est au tour d'Emilie de gagner quelque argent.

- Comment est-il aujourd'hui ?
- Bien. Tu pourras en profiter un peu si tu en as envie.
- A bientôt et surtout ne sois pas sage avec ton chéri.

Il a toujours cherché la fille archétype, irréprochable. Il a eu la chance de toutes les avoir comme on dit quand on ne connaît rien de la vie. Il ne promettait rien, il ne vivait que pour chercher, chercher encore les secrets et les mystères de tout. Emilie a envie d'un homme et elle le laisse préparer son érection. Elle va s'asseoir sur le grand fauteuil couvert de

mousse et de coussins. Ses jambes pendent jusqu'au sol, et debout devant elle, il vient enfoncer son sexe dans le sien. Elle sent sa chaleur, elle sent son désir monter en elle. Ils restent ainsi quelques minutes et puis il repart s'asseoir, aussi nu qu'elle, déjà sans force.

Il a pensé le monde depuis sa naissance, celle du monde, celle de la terre, la sienne, celle de ses enfants. Il a construit le monde, refait son passé et imaginé son avenir, il a changé la vie.

Toutes les femmes l'ont accueilli, toutes les étudiantes sont venues pour être aimées de l'homme qui inventait les étoiles, qui parlait des couleurs de l'univers, qui murmurait ses sonorités.

Il les aimait presque instantanément. Juste le temps utile pour faire glisser leurs vêtements et découvrir leur peau. Toutes étaient fines, minces, élancées. Leur visage toujours un peu rugueux. Vivantes, volontaires, emplies du désir de leur chair.

Quel anéantissement, quelle confusion avec le monde que cet instant où son sexe, gonflé, long, large pénétrait enfin entre les lèvres roses, chaudes et inondées du sexe de sa partenaire. Tous les soubresauts de l'univers débutant, tout ce qu'il imaginait d'une explosion de vies.

Elle est allé chercher une revue et en passant elle pose sa main sur son corps, tout le long de la tête jusqu'au pied. Il la regarde qui vient de s'asseoir dans le grand fauteuil, il voit ses deux seins qui se soulèvent au rythme de sa respiration presque imperceptible. Il observe ses petits mouvements à peine visibles. Il voit son sexe rose, perdu dans la forêt de poils très noirs. Il le voit bouger, s'ouvrir et se fermer. Il regarde son visage, ses joues chaudes, ses yeux vifs et ses cheveux qui redescendent un peu sur son épaule.

Il leur demande seulement de venir chez lui, quand elles le peuvent. Elles se déshabillent et elles doivent seulement vivre normalement le temps qu'elles veulent, nues tout le temps.

- Pourquoi faut-il que nous marchions ainsi ?

- Pour le plaisir de votre beauté que j'ai toujours cherchée dans l'unité du monde et que je n'ai trouvée que chez les femmes.

Il mange parfois avec elles. Elles se douchent, lisent et certaines dorment chez lui. Jamais il ne leur a demandé quoique ce soit de sexuel, cela n'a jamais fait partie du contrat d'embauche. La seule contrainte c'est d'être belle. Il en a renvoyé quelques unes au début et puis elles se sont passé le mot d'année en année et ne viennent plus chez lui que des filles dignes des statues que l'on croise parfois dans les musées ou les squares.

Il a de l'argent, il en a gagné beaucoup, il en a volé un peu partout à ceux qui ne pouvaient plus le compter. Sans scrupules. Il le distribue aujourd'hui, à celles qui enfanteront le monde plus tard, quand lui aura fini de contempler les étoiles, les arbres, la mer, le ciel et les humains.

Toutes les filles pourtant se sont laissées toucher quand il est venu les caresser pour la première fois, souvent après plusieurs de leurs visites. Il ne les accapare pas, il les admire, il ne les vole pas, il les contemple. Et quand la nature montre encore sa verdeur, elles s'assoient volontiers sur le fauteuil surélevé.

- La montagne disent elles entre elles.

Il est allé dans les nuages, Il a fait le voyage au-delà de la terre. Il a vu ses couleurs, ses rondeurs, ses lumières. Il est allé marcher sur la poussière de la lune. Il n'en parle pas mais elles le savent. Quelques photos de galaxies, de planètes et fusées occupent les murs de toutes les pièces de l'appartement.

- L'astronaute s'envoie encore en l'air.

Les voisines et les voisins ne manquent pas de plaisanter les allées et venues des filles jeunes et si belles qui montent et descendent les trois étages sans être essouffées.

Il survolait tout en qualité de scientifique, physicien et

biologiste, chimiste et philosophe. Il n'avait pas son pareil pour répondre aux journalistes des quotidiens populaires.

Ce soir il sera seul. Elle s'en va.

- J'ai rendez-vous ce soir. Mon ami est de retour de finlande.

- Que va-t-il donc faire là bas alors que vous êtes ici ?

- Il est peintre et il aime les couleurs des pays nordiques.

- Vous n'avez pas peur ?

- De quoi ?

- Qu'il vous oublie !

- Non je ne l'aime que quand il est là.

- Qui vient demain ?

- Je ne sais pas. Peut être lulu.

Il est mort cette nuit là. Il ne retenait plus la beauté, toujours ailleurs maintenant, perpétuellement capricieuse. Ce soir il ne croit plus à la vie. Pour la première et pour la dernière fois.

11 octobre 2005

Ilana RAMCHAR

LES BRUITS QUI COURENT

Dijon - Octobre 1998

- Vous avez un cul à faire bander un élastique.

Vous devez vous dire : « Qu'est-ce que c'est que ce roman ? ». Et vous avez raison. Je me le demande aussi.

- Vous êtes décidément du genre brutal.

- Vous trouvez ?

- Ne vous méprenez pas mon cher. Hélas ! Je parlais seulement de votre langage.

Donc c'est une histoire entre un homme et une femme. Et cet épisode commence à un moment où leur relation s'exprime de manière plutôt acerbe si nous en jugeons d'après les quelques répliques entendues.

D'ailleurs le geste du bras, qui accompagne les paroles de Cécile, indique explicitement à Francis qu'en ce qui le concerne, il ne semble pas capable de lever le moindre doute quant à ses capacités. Ou pour être franchement plus direct, elle ne le croit pas susceptible de satisfaire sexuellement les filles qui le souhaitent. Certes il prélimine avec conscience et persévérance, mais c'est tout. Ou plus exactement ce n'est pas suffisant pour s'extasier.

A ce stade du récit, on peut se demander quelle pente va être suivie. Plutôt X ou plutôt Y ? Pas facile à deviner. Allez savoir ce que les auteurs ont dans la tête. Ils l'ont tellement souvent ailleurs !

Mais parlons un peu des personnages dont on vient d'entendre la voix il y a quelques instants. Francis, c'est donc le monsieur, n'est plus de première jeunesse puisqu'il vient de dépasser la quarantaine. Je place du concret à propos des personnages car il en faut pour qu'ils soient authentiques m'a dit mon éditeur. Je m'exécute donc (symboliquement bien entendu). C'est la loi du genre qui fait que les mensonges, comme les romans, doivent être vrais. Je veux dire par là qu'ils doivent réordonner le réel pour obtenir une vérité fausse...

- Stop ! Ça peut peut-être suffire maintenant pour la philosophie de comptoir !

De toute façon, un roman est contraint de vivre avec ses personnages et l'auteur n'en est qu'un lecteur privilégié.

Donc, Francis ne les fait pas encore (ses quarante ans) quand on le regarde sans trop chipoter sur une petite, toute petite ride, sous l'œil droit. Je pose les limites pour faire vrai mais je les laisse suffisamment floues pour que cela fasse quand même un peu « histoire ». Passe aussi sur les quelques cheveux qui oublient, de plus en plus souvent, de regarnir son front. Quant à ses voitures, ce pourrait être là un critère objectif, mais elles n'ont pas vraiment d'âge en elle-même. Donc impossible d'en déduire quoi que ce soit. Tant pis pour l'état civil exact du héros.

Il nous reste à imaginer ... c'est d'ailleurs très souvent ce qui convient le mieux pour que le lecteur soit pleinement satisfait.

Quoi encore ! Et bien si, c'est un portrait du héros, celui que j'ai choisi et comme je mène la narration je trouve que c'est suffisant pour le moment.

Maintenant passons à Cécile. C'est une femme. Je précise quand même, car il y a tellement de surprise de nos jours avec les prénoms. C'est l'héroïne que j'ai choisie. Donc c'est une femme.

- C'est un peu court !

Non. Pas du tout. C'est une femme plutôt grande. Elle est séduisante et attirée, imprévisible mais toujours en retard, un peu mère de famille et beaucoup nurseries, fidèle mais compatissante, etc. En résumé c'est une femme normale qui est à la fois ceci et cela avec en plus exactement son contraire.

- Que de clichés ! Je ne voudrais pas être votre épouse !

Certes. Mais les clichés s'ils ont le tort de durer, ont aussi le défaut d'avoir photographié la réalité au moins une fois. Après est-ce de l'information ou de la propagande ? L'histoire ne le dit pas encore. Mais prêtons attention à notre héros.

- Il n'y a pas que le langage qui nous parle. Il n'est pas tout de nous.

- C'est bien ce que j'aurais aimé constater de votre part.

- L'analyse de nos mots n'est pas suffisante pour porter un jugement. Il y a aussi le « psychologique » qui va avec et c'est ce qu'on peut appeler l'intentionnel.

- Et vous voulez que j'avale cela aussi !

- Oh Cécile comme vous êtes !

A cet instant précis, comme dit plus haut, l'auteur fait appel à vos souvenirs, vos espoirs ou vos lectures pour avaler la substantifique et ambiguë moelle de cette réponse.

- Vous, l'auteur, vous n'êtes pas mieux que lui. Je dirais même « pire » à beaucoup d'égards.

- Excusez-moi.

- Quant à vous, pardonnez-moi Francis, mais c'est vous qui avez commencé avec votre élastique.

Il faut vous dire que Francis ... Mais après tout c'est lui le héros, qu'il continue son récit tout seul..

- Si je vous comprends bien, vous ressentez une sorte de déception ?

- Pas une sorte. Une vraie.

- C'est donc une réelle déconvenue. Vous espériez sans doute qu'avec vous ...

- ...

- N'est-ce pas ?

Il faut un petit temps de réflexion avant de répondre à une telle interrogation car la psychologie de l'espoir c'est sérieux. On la croise partout, mise à toutes les sauces, un peu fadasse parfois, je vous l'accorde. Mais c'est quand même sérieux puisque ça fait marcher et même courir presque tout le monde. Enfin, pendant un certain temps seulement, car après ce sont plutôt les illusions qui nous poursuivent.

L'espoir c'est comme la période de carnaval pendant laquelle on prépare son accoutrement. Laps de temps sans limite où il faut tout à la fois être soi sans le rester pour les autres. Et oui c'est compliqué ! Mais c'est comme ça. Sinon on ne fait pas réel. On fait déguisé, ce qui est le pire de tout.

- Bien plus que cela mon cher Francis, un effondrement.

J'étais sûre de moi en venant vous voir. J'espérais vraiment ...

- Ne vous tourmentez pas ma belle Cécile. Tout est de ma faute. Je n'aurais pas dû me laisser tenter une nouvelle fois par la beauté des femmes.

- C'est bien plus grave encore. Un véritable affront. Un affront privé heureusement, mais un affront quand même.

Un petit mot à cet instant du récit, sur une particularité, un don, un pouvoir disent même certains, du héros de cette histoire. Francis est tout simplement capable de maîtriser ses érections, au point de les rendre inopérantes et donc invisibles.

- Non madame, l'inverse n'est pas vrai. Il peut seulement les empêcher.

- Dans ce cas là, vous parlez d'un don !

Francis est en quelque sorte capable de dépersonnalisation discrète. Ce qui n'implique pas que tout homme discret puisse être pris pour un demi-dieu. Surtout dans ce domaine.

- Vous êtes si parfaite. Vous êtes si belle dans votre nudité.

- Je suis prête à vous croire, mais ça ne vous fait rien ! A quoi bon être un canon esthétique...

Il faut comprendre l'air dubitatif, interrogatif et déceptif de la dame qui sent s'approcher un rhume sans en avoir ressenti préventivement, le plus petit frisson. C'est tout à fait traître !

- Laissez moi encore parcourir votre corps. Et vous, très chère, promenez langoureusement vos mains sur le mien.

- Vous croyez ? Je suis déjà presque épuisée sans avoir rien éprouvé.

- Je vous en prie Cécile.

- J'ai l'impression d'être à l'un de mes cours de secourisme.

- Une dernière fois. S'il vous plaît ... Il ne peut être dit que vos charmes soient restés sans effet. Je sais que vous n'êtes pas comme toutes les autres qui ont essayé de me revigorer. Je ne sais pas pourquoi, mais je le sens. Cécile ...

- Alors une dernière fois. Détendez vous que j'embrasse

cet élastique mythique, source de tous nos maux.

Et Cécile se redresse, rayonnante

- Mais ça y est, nous sommes sauvés.

Francis est souriant. Pas étonné bien sûr, étant donné ce que nous savons lui et nous et que seule Cécile ignore. Il est comme tous les acteurs du monde que la réaction de son public remplit de reconnaissance.

Elle n'est pas peu fière d'obtenir enfin la bandaison que les autres hommes lui offrent presque toujours trop tôt. Elle n'a jamais si fortement anticipé le plaisir à venir.

Et madame de chevaucher monsieur, pour un échange culturel prolongé, après cette victoire tant attendue. En résumé c'est l'élastique dans le caoutchouc et le tout dans madame. L'amour poupée russe en quelque sorte. Plagiat moderne et détourné d'une très ancienne tradition slave.

Profitions de ces instants d'intimité entre les protagonistes de cette petite histoire, pour revenir quelques jours en arrière. Francis, je vous le dis pendant qu'il est accaparé par sa partenaire, est quelqu'un qui a tendance à parler de ses problèmes un peu à tout le monde. Enfin, soyons honnêtes : surtout aux jolies femmes et même uniquement à celles-ci. Peut être un souvenir d'enfance quand il découvrit que sa mère lui passait tout dès qu'il se plaignait de quelque chose. Allez savoir pourquoi nous sommes ce que nous sommes ! Qu'importent nos ignorances, ça ne doit pas nous empêcher de formuler des hypothèses.

Mais trêve de balivernes, je redonne la parole à Francis

- D'un seul coup. Une rupture complète de mes lignes énergétiques. Du jour au lendemain j'ai pris un demi-tour d'horloge de retard.

- En retard de quoi ?

- Je suis passé de minuit à six heures trente.

- D'un seul coup ?

- Oui. Mon aiguille est retombée brutalement. L'arrêt

brutal.

- Ce n'est pas grave.

- Après je veux bien, mais avant, pour un homme c'est presque perdre toute personnalité.

- Il suffisait de changer les piles ou de remonter votre horloge.

Ils dansent, l'un près de l'autre, leurs jambes et leurs corps ne cessent pas de se mêler et de se repousser au gré du rythme mélodique des morceaux de musique.

- C'était une image pour vous dire sans vous dire vraiment.

- Oh la la !

- Je veux parler de mes capacités sexuelles devenues nulles.

- Oh !

- Non. En bas justement.

Cécile ne sait plus quoi répondre, étonnée qu'un homme lui avoue une telle faiblesse. Elle se presse un peu plus contre Francis et ne sent rien. Son sexe est tout à fait discret. Ça change tout pour sa soirée et ses perspectives.

- Mais où sont vos clefs ?

- Justement, je ne peux plus rien ouvrir.

- Oh !

- Peut-être qu'un jour une femme fera de nouveau se dresser fièrement ce membre devenu inutile.

Cécile, fille à peine rondelette, souriante, à la chair bouillante, promène des seins sans secrets. Tout en elle appelle à l'assaut sexuel, comme on se rue sur la mer les jours d'été torride.

- Approchez-vous, serrez-moi. Je ne vous crois pas, je suis sûre que vous me racontez des mensonges.

Habitée, quand elle danse, aux sexes déployés contre ses cuisses, elle est troublée par cette platitude. Elle enfile toujours des robes très fines parce qu'elle aime ce contact rassurant, cette preuve du désir physique qui se déclenche bien souvent

contre la volonté de ses cavaliers.

- Qui sait ? Peut-être que vous allez retrouver votre vigueur.

Elle aime frissonner, imaginer la suite, elle rêve d'aventures absolues d'où elle reviendrait épuisée. Quelque fois elle parvient à s'éclipser quelques minutes, le temps de se faire pénétrer par le sexe gonflé d'un de ses danseurs. C'est si bon. Mais les hommes sont timides. Ils attendent toujours un peu d'éternité, ils veulent la séduire, alors qu'elle ne leur demande que des sensations. Du temps de l'école ses camarades ne réclamaient rien d'autre pendant les récréations. C'était le bon temps. Aujourd'hui ce n'est plus si facile.

- J'ai déjà tout essayé.

- Dites moi. Quelque fois il suffit de se confier.

- L'une d'elle est ici.

- Quelle lune ?

- Une de mes bienfaitrices.

- Dites moi. Où est elle ?

- La très grande fille rousse qui porte la robe verte très fendue.

- Aurélie ?

- Oui. Vous la connaissez bien ?

- C'est une amie d'amis. Et alors ?

- Elle est très belle. Une ligne parfaite et une patience de démon qu'avant elle je ne savais pas possible.

- Et alors ?

- Rien. Elle est repartie très déçue, comme les autres.

- Il n'y a pas qu'elle alors !

- Hélas non.

Francis raconte alors toutes ses aventures avortées à cause de son incapacité à tendre l'élastique.

- Tout n'est pas perdu bien sûr. Il suffit qu'un jour je rencontre ...

- Une femme qui découvre votre point sensible. Ne répondez pas. Je veux vous aider moi aussi. C'est tellement

beau un homme qui dresse son sexe vers le ciel comme pour nous en montrer le chemin.

Et oui, le lyrisme quand on n'est pas prévenu, ça surprend toujours !

Les doigts de Francis glissent aussitôt sur la fine étoffe qui le sépare de Cécile. Des mains expertes qui cherchent les seins, la rondeur des fesses, la douceur de l'intérieur des cuisses et même l'éminence rose qui emporte les mots et les verbes pour ne garder que leurs murmures.

Hein ! Qu'est-ce que je disais à propos de lyrisme.

Cécile est nue sous sa robe. Francis ne perçoit nulle part le petit renflement de la culotte. Il n'a pas non plus rencontré le léger renfort du soutien gorge. Sa robe n'est là que pour épouser toute sa peau et laisser diffuser sa chaleur. Tous ses muscles se tendent, se battent et l'attirent. Toutes leurs ondulations la rapprochent de son mâle tandis que son sexe s'ouvre et libère déjà ses signaux aromeux. Elle est en attente. Mais Francis joue toujours les dégonflés.

- Vous n'êtes pas comme Henri IV, vous au moins, vous ne risquez pas de fracture osseuse.

Cécile a le sourire en s'adressant à Francis. Cette situation l'amuse autant qu'elle l'intrigue.

- Ah ! Vous vous intéressez à l'histoire de France. Vous avez tous les talents.

- J'ajoute que lui au moins, a pu maintenir sa dynastie. Mais vous ...

Francis la regarde dans les yeux, tout en reprenant les pas de danse qu'il vient d'interrompre pendant une seconde.

- Ne vous moquez pas. Je suis certain que c'est passager.

- Vous êtes sûr d'avoir déjà fait l'amour à une femme ? Vous avez vraiment rentré votre engin dans le sexe d'une femme ? Et vous l'avez entendue se plaindre de plaisir ?

- Vous êtes bien méchante avec moi. Je sais tout des goûts des femmes et je sais qu'avec vous je vais peut-être

retrouver la seule tenue correcte exigée par vous toutes.

Francis devine qu'il ne peut plus retarder le moment d'être un peu plus convaincant et il décide de laisser débiter une petite érection.

- Placer maintenant votre main devant vous. Ne constatez-vous pas une sorte de réveil ?

Cécile est rassurée, elle va pouvoir tenter une aventure qui n'est plus sans espoir.

Mais revenons à la suite de cette soirée c'est à dire au moment crucial où le plaisir à son paroxysme fait parfois croire qu'on est amoureux... lorsqu'il s'agit d'un tête à tête bien sûr. Chacun de nous sait bien qu'on peut perdre aussi facilement notre vocabulaire que notre raison et que forcément cela crée des malentendus. Enfin, que voulez-vous, c'est la vie !

Nous voilà donc de nouveau quelques jours plus tard. Cécile s'abreuve du corps bien dessiné de Francis, elle dévore à pleine bouche son sexe tour à tour de guimauve ou d'acier, elle joue avec lui, tour à tour escargot, ficelle ou bannière. Francis caresse la peau qui rayonne sa chaleur, il plonge dans son sexe avec sa langue raidie de fatigue, il empoigne le corps qui se cambre, qui se débat. Il attend que sa partenaire brûle et qu'elle réclame le bûcher pour enfin proclamer ses talents et déposer en elle ses larmes de plaisir.

- - - - -

- Il faut que je te dise.

Cécile prend un café avec une amie, celle qui a répondu la première à son coup de fil.

- Tu ne peux pas savoir comme j'étais émue de sa détresse.

C'est le moment traditionnel de la conversation où sont remémorées les aventures passées. Pour Cécile, ce sont bien entendu celles de son dernier bal, version modernisée et

adaptée au nouveau décor et au cher public.

- Je l'ai rencontré et lui qui ne bandait plus depuis des années, tout à coup il a pu.

- Et tu en as profité !

- Mets toi à ma place ...

- C'est une bonne idée ça. Il n'est peut-être tout à fait un homme qu'avec certaines femmes.

- Et tu aimerais savoir si tu es de celles là ?

- Bien sûr ! Toutes les femmes sont curieuses par nature.

Il n'y a pas que toi.

- J'y ai mis tout mon savoir et puis à force de le remuer....

- Tu as raison, il faut lui redonner confiance. Où est il ?

Ah les bruits qui courent !

Octobre 1998

Ilana RAMCHAR



Dijon - Juin 1999

- Cela fait votre troisième comparution devant un tribunal.

Le juge regarde l'accusé bien dans les yeux. Peut-être dans l'espoir de l'intimider.

- Et trois fois pour motif analogue.

La voix du magistrat marque un étonnement qui ne semble pas feint.

- Deux fois déjà vous avez été acquitté pour les mêmes raisons.

Dans le bureau du tribunal de Combay, chacun se regarde et se jauge. L'incrédulité se lit sur le visage du juge d'instruction.

- Monsieur le juge, le passé judiciaire de mon client, jamais condamné de surcroît, n'a pas lieu d'être soulevé. Ni ici, ni ailleurs et ne doit faire préjuger en aucun cas de l'éventuelle culpabilité d'aujourd'hui.

L'instruction de cette affaire a suscité dans les rubriques « faits divers », quelques manchettes dans la plupart de nombreux journaux de l'hexagone.

- Ce n'est pas moi qui vais décider de votre culpabilité, vous le savez, mais mon intime conviction, appuyée sur les faits en ma possession, me pousse à croire que vous êtes coupable et votre procès aura bien lieu.

Les deux précédentes affaires concernant Monsieur Montrochet sont semblables à celle-ci qui lui vaut à nouveau les assises.

- Je demande la liberté pour mon client.

- Je n'ai pas l'intention de retenir la préventive contre vous, la détention n'apporterait rien de plus. Il est donc inutile que j'oblige deux de mes collègues à me donner leur avis.

La rencontre préliminaire est terminée. Commence maintenant l'attente avant le procès, avec l'incertitude de ses interrogatoires et de ses expertises, avec peut-être aussi, la reconstitution à subir et autres contraintes toujours lourdes de

suspicion.

Lors de sa première affaire, Monsieur Montrochet a été soupçonné de l'assassinat de Jacques Hennirez avec qui il venait de signer un contrat de gérance pour une boîte de nuit près de Saint Perlemont.

- Lorsqu'il a récupéré l'enveloppe contenant l'argent liquide du dessous de table, il m'a menacé de mort. Ou plus exactement il m'a attaqué. Il s'est levé, a contourné la table et s'est lancé sur moi avec son couteau. J'ai juste eu le temps de tirer. Je vous l'ai déjà dit maître.

- Oui. Je sais tout cela. Mais pourquoi voulait il vous tuer ?

- Je n'en sais rien. Pour garder l'argent, rendre la vente caduque à cause de ma mort et racheter ses dettes puisqu'il vendait pour cela. Il jouait beaucoup et stupidement, surtout pour un gérant de boîte qui connaît pourtant la musique.

- Ce sont là des hypothèses que l'on peut faire pour chaque affaire de ce genre. Ce n'est pas une véritable raison.

- Mais la trace de son couteau dans ma cuisse, qui m'a heureusement permis d'être disculpé, ça ce n'était pas des suppositions comme ont continué de les préférer les juges et vos confrères.

L'avocat n'écoute pas vraiment. Il pense aussi à d'autres choses. Il ne croit probablement pas tout à fait aux explications de son client.

- Au fond j'ai eu de la chance qu'il me touche et de la chance encore qu'il ne le fasse qu'en tombant.

- Et finalement le doute des jurés l'a emporté !

L'avocat prend dans sa mallette un autre dossier qui concerne son client.

- Après ce malheureux incident, vous avez racheté son entreprise de cabaret.

- Oui. Le fait que j'en sois déjà le gérant réel, a facilité ce rachat.

- Et vous aviez l'argent ?

- Pas au prix initial. Mais cette histoire a éloigné, ou plutôt découragé, les concurrents potentiels et je l'ai finalement obtenu en dessous de son prix réel, avec en prime des facilités de paiement. C'est pour vous dire que personne n'en voulait plus de cette boîte maudite.

- Et elle a marché ?

- Oui. Pendant sept ans. Il n'y eut pas de mauvais sort. Et puis, comme toujours, les goûts de la clientèle ont changé, la mode est passée. Je l'ai vendue à un libraire qui cherchait de la place pour ses cartons. C'est la vie. Ça va, ça vient.

Son avocat essaie, une nouvelle fois, de bien comprendre la mécanique de ces affaires dont son client est à la fois la victime et l'accusé.

- Vous l'avez encore échappé belle la deuxième fois.

Monsieur Montrochet prend tout son temps pour répondre, comme s'il bâtissait un scénario pour les besoins de sa réponse.

- En fait Madame Vendras était folle. Elle avait été internée deux fois déjà lors des quinze dernières années. C'était de notoriété publique. Son histoire était connue de tous.

- Je dirais plutôt de ceux de la région seulement. Et pour être plus exact encore, essentiellement de vous et de son médecin.

- Je sens comme une réticence de votre part pour croire ce que je dis.

- Pas du tout. Je cherche uniquement à répondre à toutes les questions que l'accusation ne manque pas de poser lors d'un procès.

- Je passe beaucoup de mes vacances dans cette région. Vous voyez que l'explication est toute simple. Et j'y ai résidé bien avant l'année de sa mort.

L'avocat jette un bref coup d'œil sur une autre page de ses

dossiers.

- Mais elle vous avez fait son héritier.

- Ce que j'ignorais encore au moment de son décès. Mais je ne m'en étonne pas étant donné son état mental. Elle était un peu fêlée comme je vous l'ai dit.

L'avocat semble ne pas croire davantage son client que pour l'affaire précédente.

- Avouez que la coïncidence peut être troublante pour un juge d'instruction et pour n'importe quel jury populaire.

- Je n'oublie pas qu'en France nous n'avons pas besoin de preuves tangibles pour juger, pour condamner ou pour absoudre. Je vis cet aspect de notre code pénal pour la troisième fois. Je sais qu'on peut être enfermé sur une simple intime conviction.

- C'est ainsi, c'est vrai. Nous ne sommes pas dans le droit des anglo saxons.

- Et ce n'est pas du tout facile. On a la drôle impression de jouer notre sort à la roulette russe.

- La balle en moins, tout de même.

Monsieur Montrochet bouge un peu sur le banc et reprend.

- J'allais la voir assez souvent lorsque je séjournais dans le village. Elle m'apportait volontiers son aide matérielle, essentiellement financière, aux spectacles que je montais.

- Votre cabaret marchait bien je crois à ce moment là.

- Je parle de ma troupe de chanteurs et chanteuses qui tournait en France. C'était une opération un peu risquée au départ parce que je visais essentiellement un public de personnes plutôt âgées ou retraitées.

- Vous étiez loin des circuits commerciaux à la mode.

- Tout à fait en ce qui concerne ce type de spectacles. Mais j'avais envie de le faire et je crois en ce marché du troisième âge. Je pariais sur la baby boom en quelque sorte.

- Madame Vendras participait aux choix du spectacle ?

- Non bien sûr, mais elle finançait les répétitions et les « creux ». Nous en avons toujours quelques uns puisque c'est

un métier intermittent par excellence.

C'est au tour de l'avocat de reprendre son souffle et de s'agiter un peu sur le banc.

- Et vous l'avez tuée avec le même revolver que la première fois !

- Je me suis seulement défendu.

- C'est ce que je voulais dire.

- J'avais un port d'arme pour ce pistolet, depuis longtemps déjà, et comme celui-ci s'est révélé utile dans le passé j'ai souhaité et j'ai obtenu, tout naturellement, de le conserver.

Un petit silence.

- Et alors ?

- Elle a sans doute été prise d'une de ses crises agressives dont beaucoup dans le village, ont été les témoins au long des années passées.

- Et vous avez été blessé par un couteau encore une fois.

- Pas vraiment. Par une sorte de dague, assez nombreuses dans son château. Il y a en a toujours une ou deux accrochées aux murs de chaque pièce. Ce sont des objets à la fois souvenirs et décoratifs.

- C'est étonnant qu'une vieille dame puisse vous agresser. Ce ne devait pas être bien difficile de l'éviter.

- Sauf si le coup vient de derrière pendant que vous écrivez sur une table.

- Mais pourquoi l'avoir tuée ?

- Je l'ai seulement blessée lorsqu'elle est revenue à la charge pendant que j'examinais ma blessure dans le grand miroir.

- Et vous aviez justement votre arme dans la main ! Ce ne devait pas être pratique.

- Non elle était dans la poche de ma veste.

- Et vous avez eu le temps de la prendre ? Vous auriez pu tout simplement vous contenter de la repousser. Il a bien fallu que vous la repoussiez pour vous saisir de votre revolver placé

dans la poche intérieure de votre veste. N'est-ce pas ?

- Vous me faites la même remarque que l'avocat de la partie civile durant le procès.

- C'est de la simple logique, du simple bon sens.

- Je regardais ma plaie dans un miroir puisqu'elle m'avait blessé dans le dos ...

- Et vous l'avez vue venir vers vous en vous menaçant à nouveau. N'est-ce pas ?

- C'est cela. J'ai pu viser dans les jambes et elle est tombée.

- Morte avec une balle dans les jambes ?

- Non. Mais la plaie faite par l'arme a provoqué une perte de sang trop importante. Elle est morte une demi-heure plus tard, peu de temps avant l'arrivée des services de secours.

- Son âge sans doute !

- Je le crois aussi. C'est ce que m'ont dit les médecins.

- - - - -

Monsieur Herbert Montrochet n'est pas quelqu'un qui se fait remarquer. Il se comporte comme cela depuis qu'il est tout petit. Mais c'est un homme qui bénéficie d'une sorte de bienveillance de la part de la providence et qui sait se laisser guider par les occasions qui se présentent. Une sorte de talent qu'il s'est forgé tout seul, sans forcer sa nature.

En 1968, pendant les événements fameux du mois de mai, il n'assistait jamais aux grandes discussions qui animaient les universités, les théâtres ou les usines des grandes villes, mais il ne ratait pas une seule manifestation dans les avenues de la capitale. Cet été là il campait, à Boulogne, près du bois, dans une camionnette récupérée alors qu'elle traînait dans une des rues d'une des villes qu'il traversait à ce moment là pendant qu'il descendait vers Paris. Il avait réussi à la faire démarrer avec la clef restée imprudemment sur le tableau de bord. Et tout alla bien pour lui parce que dans les temps de désordre,

personne ne s'étonne d'une voiture brûlée ou disparue.

- Et vogue la galère se répétait-il entre deux chansons.

C'est cette sorte de chance là qui le porte depuis toujours. Et c'est dans cette camionnette, dont il peut disposer, qu'il entasse tout ce qu'il peut trouver dans les magasins éventrés par des voyous qui n'étaient là que pour casser et saccager. Il courait comme tous les autres, prenait un ou deux objets et courait à nouveau vers les petites rues ou fonçait se fondre dans la foule qui défilait quand les forces de l'ordre arrivaient plus vite que prévu. Rien de bien grave en soi. Qu'est-ce qu'un vol à l'étalage à côté du pillage opéré par la grande finance ou un crime à côté d'une guerre !

Herbert Montrochet est un opportuniste qui n'a vraiment de moralité que lorsqu'il sent qu'on le regarde. Il n'a rien d'un casse cou. Il se compare plutôt à une affiche collée aux murs, que tout le monde observe et que personne ne voit. Son totem serait le vautour, une sorte de ramasse miettes, une espèce d'éboueur. Il n'a jamais eu l'odorat assez fin pour distinguer la subtilité des parfums, ce qui lui permet de mettre son nez partout.

Herbert se laisse porter par les vagues. Celles de la vie, celles des événements en tous genres. Celles aussi des lois. Il suit souvent les séances des tribunaux et il a peu à peu compris ce qui permet ou non d'échapper aux condamnations réelles. Il travaille et peaufine son style de chance.

Ce sera plus dur cette fois ci parce que cela fait trois fois que la vie lui sert la même histoire. Le jury va s'en apercevoir, dès que l'avocat de la partie adverse se sera chargé de le leur dire. Mais qu'importe. C'est ainsi, Herbert n'a pas beaucoup d'imagination. Il peut seulement profiter au maximum des petits avantages qu'il obtient par hasard ou qu'il peut se créer facilement. La vague heureuse qui le porte l'a fait bénéficier de la mort de personnes qu'il connaît, mais il ne sait pas et ne fait rien pour l'endiguer. Cette fois ci encore, comme toujours, il laisse sa vie surfer au jour le jour.

- - - - -

- Je dois dire mon étonnement d'apprendre qu'après deux meurtres avec la même arme ...

- Je vous arrête maître. Vous ne pouvez pas dire meurtre, la chose a été jugée et le non-lieu prononcé.

- Mon étonnement qu'après deux homicides on ai laissé l'autorisation de port d'arme à quelqu'un qui se sert de cette dernière.

L'avocat bondi.

- A quoi bon délivrer un port d'arme s'il est assorti d'une interdiction de s'en servir, c'est l'apologie de la victime désignée et béate, un plaidoyer pour l'acceptation de la servitude, un bon à tirer pour les dictateurs.

La partie civile continue.

- Comment faites-vous monsieur Montrochet pour vous choisir des victimes qui ne savent manier que les armes blanches ?

- C'est que tout simplement je ne fréquente pas le milieu des gangsters ou les cercles louches qui existent ici ou là. Je ne côtoie que des gens comme vous et moi, et en tout cas comme moi.

Dans la salle, les bancs réservés au public sont presque tous occupés et depuis le début, les mouvements des spectateurs indiquent que les commentaires à voix basse vont bon train.

- Veuillez en revenir aux faits de l'affaire en cours.

- J'y reviens Monsieur le Président.

L'avocat se tourne alors vers l'accusé.

- J'y reviens pour constater qu'une fois encore un contrat civil qui vous lie à une personne, votre épouse en l'occurrence, vous permet de devenir détenteur des biens d'autrui.

- Cher confrère, le contrat n'y est pour rien. Il est semblable à celui signé par des millions de couples qui se

transmettent mutuellement tout quand la mort de l'un ou l'autre les sépare.

- Mais force est de constater que vous disposez une nouvelle fois de biens matériels grâce à la mort d'un tiers. Vous apparaissez donc bien comme une sorte de nécrophage financier, involontaire sans doute, tout au moins je l'espère. Certes vous n'êtes pas le seul de cette espèce, mais vous la représentez bien !

- L'héritage des défunts n'est pourtant pas une nouveauté qui puisse vous surprendre.

- Mais devenir légataire autant de fois, cela reste quand même rarissime !

- Se nourrir des dépouilles est au contraire tout à fait courant dans le monde animal comme dans le monde industriel ou financier. Il suffit de regarder la vie qui va.

- C'est la cause du décès auquel vous êtes mêlé qui est le sujet de ce procès, pas l'histoire de l'humanité !

Herbert écoute les avocats se répondre. Il est bien loin de toutes ces hypothèses et remarques échangées en guise d'arguments.

- Monsieur Montrochet ...

Interpellé par le président, l'accusé sort brutalement de sa semi léthargie.

- Votre épouse n'était pas belliqueuse, aucun des témoins appelés à cette barre n'a témoigné dans ce sens. Alors ?

- C'est parce qu'elle ne l'était qu'avec moi, quand nous étions tous les deux, en tête-à-tête en quelque sorte.

- Expliquez moi comment cela est possible. Une telle dualité de personnalité !

- Il y a des tueurs en série que personne ne soupçonne avant qu'ils ne soient arrêtés. Ils sont même parfois décrits comme serviables et présentés comme d'agréables voisins et quelque fois aussi bons pères de famille.

L'avocat de la défense flaire là une tentative d'amalgame pour faire oublier qu'il y a un mort et il intervient.

- Ce qui n'est pas du tout comparable à notre affaire.

- Monsieur le défenseur c'est juste pour vous dire que ma femme, surtout depuis trois ans, était devenue colérique avec moi, comme si elle s'en prenait à moi de je ne sais quelle insatisfaction.

- Vous la délaissiez ?

- Un peu monsieur le président, c'est vrai. J'étais souvent parti et je n'étais plus très enclin aux grosses câlineries, si c'est ce que voulez savoir.

- C'est à cela que je pensais, mais de là jusqu'à vous menacer il y a un grand pas, ne trouvez-vous pas ?

Monsieur Montrochet se tourne un peu partout vers la salle avant d'arrêter son regard sur son avocat, l'air interrogateur.

- Je dois dire que ce jour là je l'avais un peu énervée. J'étais contrarié depuis quelques semaines par des problèmes de personnel au sein de ma troupe de théâtre et j'avais sans doute envie de passer ma mauvaise humeur sur quelqu'un.

- Et comme beaucoup de maris vous avez, verbalement pour votre part, passé vos nerfs sur votre épouse.

- Oui monsieur le président.

- Continuez.

- J'étais occupé à nettoyer mon revolver, je le fais chaque premier mardi du mois parce que c'est un jour de relâche dans notre métier, et puis comme le ton montait depuis quelques minutes j'ai mis au défi mon épouse de me tuer puisqu'elle ne me supportait plus.

- Peut être pour qu'elle vous attaque réellement afin de la tuer comme cela s'est déjà produit ...

- Je ne vous laisse pas continuer monsieur le président, je vous le répète une nouvelle fois, mon client a été relaxé de toutes les accusations portées contre lui.

- Cher maître, j'allais dire comme cela s'est déjà produit dans certaines affaires. Vous voyez bien que je suis neutre. Gardez votre calme maître, on pourrait croire que vous n'êtes pas sûr de vous. Poursuivez monsieur Montrochet.

- Nous avons continué de nous disputer, je l'agaçais comme on le fait souvent quand on est gamin, en me moquant et en riant. Quand je pense aux résultats, je trouve qu'on ne devrait jamais se laisser aller ainsi.

- Mais pourquoi est-elle partie chercher ce grand couteau à viande ?

Monsieur Montrochet, comme toujours quand il explique les circonstances de ses légitimes défenses, prend son temps comme pour réfléchir, comme pour se remémorer quelque chose. Son avocat le remarque une nouvelle fois et il écoute son client parler comme s'il récitait un texte appris par cœur.

- Mon épouse avait ce couteau à côté d'elle parce que nous étions sur la même table, en face l'un de l'autre, une grande table de ferme, un meuble qui me suit partout depuis que je suis tout petit. Mon père a bien voulu me la donner quand j'ai emménagé dans ma première maison. Elle s'occupait des légumes après avoir fini la découpe du gigot.

- Et c'est pour cela que la dispute a duré ?

- Oui un peu parce que nous étions ce jour là tous les deux occupés au même endroit. Au fond c'est en partie de ma faute.

- Vous ne semblez pas le regretter beaucoup.

- Si monsieur le président, mais vous savez, après des années de vie commune on se lasse toujours un peu et je ressens du regret bien entendu, mais c'est un remords teinté avant tout de la nostalgie du temps qui passe.

- Mais vous, votre arme n'était pas chargée puisque vous la nettoyez.

- Si monsieur le président. Je venais de finir et j'avais déjà remis les six balles dans le barillet. J'allais partir l'essayer dans la cour.

- Décidément il s'agit là d'un concours de circonstances réglé comme un scénario de pièce policière, revu et corrigé pour ne laisser place à aucune faille qui pourrait entraîner un doute chez le spectateur.

- Tout ...

Mais l'accusé ne poursuit pas. Il allait dire « Tout est spectacle dans notre vie ».

- Tout s'est enchaîné sans que je me rende vraiment compte des événements.

- Toute la longueur de la table vous séparait, une table de presque trois mètres. Une belle distance.

- C'est vrai monsieur le président, mais comme je l'ai déjà dit pendant l'instruction, mon épouse épluchait ses légumes sur le côté de la table.

- Vous disiez tout à l'heure qu'elle se trouvait en face de vous. Alors ?

- C'était façon de parler parce que ma femme quand elle fait des travaux de cuisine comme l'épluchage ou des activités de maison comme le repassage, elle apporte la télé portable qu'elle pose sur le bout de la table. Une petite télé qu'on ballade partout, c'est mieux que d'en avoir une dans chaque pièce et ça prend moins de place. Comme cela elle a toute la longueur pour éparpiller ses légumes.

- Vous étiez donc près d'elle ?

- Oui monsieur le président.

- A votre droite ou à votre gauche ?

Monsieur Montrochet fait un petit geste comme pour se replacer tels qu'ils étaient ce jour là.

- A ma gauche monsieur le président, elle était à ma gauche, face à la baie vitrée pour bénéficier de la lumière qui elle, était dans le dos de la télé qu'elle pouvait donc regarder sans être gênée par les reflets des carreaux. Des habitudes qu'on prend quand on n'a pas grand chose d'autre à faire dans la vie.

- Oui. Et alors ?

- Comme je la narguais encore elle m'a planté le couteau à viande sur la main.

- Et vous l'avez tuée pour cela, pour si peu !

- Non monsieur le président.

- Elle est pourtant bien morte d'une balle en plein cœur.
Une mort instantanée d'après le légiste.

- Oui monsieur le président je l'ai tuée, mais non monsieur le président, ce n'était pas volontaire.

- Vous plaidez non coupable alors ?

- Je ne plaide rien, je vous dis seulement comment ça s'est passé.

Monsieur Montrochet semble brusquement perdre son calme et éprouver un début de panique.

- Je ne voulais pas la tuer monsieur le président, on ne tue pas volontairement une personne qui vit avec vous parce qu'on a des mots avec elle.

- Seulement vous aviez justement une arme et ...

- Et le coup est parti tout seul. La douleur du coup de couteau a sans doute provoqué dans tout mon corps un réflexe de défense et j'ai appuyé sur la détente sans le vouloir.

- Un hasard tout à fait miraculeux qui vous transforme en héritier contre votre gré une fois encore.

- Non monsieur le président, je vous l'ai déjà dit. J'en étais au moment final, j'allais partir essayer l'arme et je la tenais donc dans la main.

- Fallait-il enlever la sécurité pour autant ?

- Oui monsieur le président, pour vérifier de visu, que tout allait bien. Non d'après la loi sur le port d'arme. Je sais que je suis coupable de cette négligence là mais je ne voulais pas la tuer. Je n'y pensais même pas pendant notre dispute. C'était presque une dispute pour rire.

- Un rire tragique monsieur Montrochet.

- - - - -

La cours délibéra assez peu de temps. Le jugement prive monsieur Montrachet de son port d'arme et le condamne à deux ans de prison dont trois mois fermes. Un jugement où le doute prédomine dans toutes les réponses circonstanciées.

Herbert Montrochet ne fit pas appel du jugement et passa une petite centaine de nuits dans les cellules de la république.

- - - - -

- Dans ce testament, il me reste encore cette lettre du défunt, Monsieur Herbert Joseph Montrochet, que je ne dois lire qu'après la liquidation de la succession, ce qui vient d'être réalisé.

Le notaire déchire un des côtés de l'enveloppe avec une longue pointe dorée qu'il a prise dans un des tiroirs de son bureau.

- Je vous en lis donc le contenu :

« Cette lettre pour vous dire que je suis le responsable de cinq morts, dont trois m'ont valu les assises.

« La technique que j'employais est toute simple. Je tuais ma victime d'un coup de feu, après quoi je me blessais avec un couteau sur lequel je prenais la précaution d'inscrire ensuite les empreintes du mort.

« Je vous souhaite à tous, bien du plaisir pour les restitutions de biens dont je n'aurais pas dû bénéficier. Sans compter les nouvelles enquêtes qui ne manqueront pas d'être ouvertes.

« De quoi faire s'agiter les tribunaux, les greffes, les avocats, les familles et les journaux. Et pour rien, puisque tout cela est maintenant du passé ! Mais c'est comme cela que se passionne le monde, avec la vie et la mort, c'est à dire presque toujours des sujets qu'il ne peut pas maîtriser ! Un monde penché sur le vide ou braqué vers le ciel et qui en oublie la terre où il marche.

« Un monde du chacun tourné vers soi, un monde virtuel où il suffit de trouver le bon alibi, celui qui correspond à la pensée de son interlocuteur, celui qui vous transforme très vite en ami.

« Bien amicalement à vous tous. »

Juin 1999

Ilana RAMCHAR

Monsieur Logier

Dijon - Février 2001

Monsieur Raymond Logier patiente devant les feux tricolores de la rue des moissons. Enfin il peut passer. Il traverse en même temps que les quatre personnes qui stationnaient avec lui. C'est à ce moment là qu'il dessine un petit sourire de connivence quand il se tourne une dernière fois vers la très jolie fille qui attendait avec lui sur le bord du trottoir. Comme toutes les fois, elle se dirige maintenant vers la gare que l'on voit tout au bout de la rue qui descend doucement jusqu'au bâtiment multicolore, incurvé comme une coupe. Il la croise de temps en temps sur le chemin de son chez lui. Ils se connaissent si l'on peut dire. Il lui a déjà dit bonjour ou bonsoir plusieurs fois. Elle fait partie de ses amies. Il en a plein de ces complices de quelques instants, de ces gens qu'il croise ou suit quelque fois pendant ses trajets aller et retour vers son entreprise. Des relations. Des connaissances.

Il marche assez près du mur qui marque l'enceinte du grand parc de Mautignon. Autrefois c'était aussi l'emplacement des contours du « castrum » romain, il y a vingt siècles de cela ! Depuis, les mêmes limites conservées, ne séparent plus les mêmes bâtiments, mais les grandes zones se sont admirablement perpétuées. Monsieur Logier trouve cela étrange. Pourquoi une telle continuité, aussi longtemps ? Une sorte d'empreinte a temporelle, comme si des lignes de force de notre monde se matérialisaient de manière visible et privilégiée. Des forces vivantes, qu'on devine, mais qui restent presque toujours insaisissables. « Pas encore comprises » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

La lumière pâle et glauque des lampadaires se mêle à celle amputée du soleil. Comme dans les films policiers qu'il regarde avec avidité, devant l'écran géant des cinémas ou de sa minuscule télévision. Comme si la tombée du jour était immanquablement un crime. Monsieur Logier aime bien tisser des liens entre tout, une sorte d'enchantement logique qu'il

invente et remodèle un peu pour passer le temps que durent ses transhumances, un peu aussi parce qu'il y croit. Pas vraiment, mais quand même. Ses petits pas et ses épaules très légèrement voûtées ne l'empêchent pas de penser à la magie de l'existence. « Qu'est-ce que la magie ? » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Les cercles blancs lumineux qui se brisent contre le mur sont déjà visibles et affirment leur existence à mesure que les pas de monsieur Logier s'additionnent. Il les compte, comme il compte les fenêtres, les voitures ou les panneaux de sens interdit. A chaque voyage il compte des objets. Son esprit n'est jamais en repos. Il ne sait pas regarder le monde sans rien en faire. Il le reconstruit continuellement. Il ne dort presque pas la nuit. Il se réveille souvent comme s'il venait de vivre un bout de sa journée, avec des idées toutes neuves et des solutions trouvées. Il ne s'arrête jamais de parcourir le long calendrier de l'univers, quinze milliards d'années qu'il arpente continuellement. Sans compter les siècles à venir !

Ce soir il s'amuse un peu. Il est guilleret, presque joyeux. Il fait jaillir la lumière des voitures blanches qu'il croise. Pourquoi blanches ? Pourquoi pas ! Sans les toucher, les ampoules s'illuminent quelques secondes et puis s'éteignent. Il veut bien s'amuser mais sans mettre à plat les batteries des véhicules. Peut être que les propriétaires auront un besoin urgent de leur auto. Il ne veut pas être à l'origine d'un drame ou d'un rendez-vous manqué entre deux amoureux. Il veut seulement s'amuser de ses capacités.

Monsieur Logier est en forme. Il se compare volontiers aux athlètes. Il a des jours « sans » comme ils disent. Des jours où il constate que son corps lui échappe. Mais il y a aussi les autres moments où tout va bien, comme ce soir, ces instants de déité qu'il n'a pas encore su traduire en mot. Il a pourtant souvent essayé.

En ce début de soirée il visualise sans aucun effort, les circuits électriques des voitures.

- Tiens, celle là ne passe pas en phares. Elle doit être en panne ou elle est trafiquée.

Monsieur Logier, que tous ses voisins et ses employés prennent pour un homme un peu simple parfois, a pourtant un secret. Mais il ne l'a jamais révélé. Il pense qu'être pris pour ce qu'on n'est pas, c'est au fond une liberté accrue vis à vis de tous les autres, de tous ceux qui nous sont familiers. Il ne le révélera donc jamais.

Comme toujours, il a le temps, rien ne le presse en dehors de son travail, et il continue sa promenade avant de rentrer. Il fait encore assez chaud pour avoir envie de goûter la tiédeur de l'air qui caresse son visage et ses mains. Il salue les passants, s'arrête pour sentir les parfums si délicats et si variés des fleurs encore épanouies, et il regarde en même temps le nom des habitants sur les boîtes aux lettres.

Pendant longtemps il a essayé d'ouvrir la porte de son jardin, au moment où il arrive dans la rue, juste après avoir tourné le muret de la propriété des Jarnoux. Puis il a tenté la même manœuvre quelques pas plus loin, et puis un peu plus près de la serrure. Il sait bien que la distance ne fait rien à l'affaire quand elle est si faible. Mais il a quand même persévéré. Il s'essaye à faire varier sa concentration, il visualise tout, la taille de la tige et du panneton de la clef, celle du trou de l'entrée de clé, l'emplacement des ressorts et les mouvements des pènes. Il mime mentalement le mouvement de toutes les pièces. Pendant des mois il a recommencé sa tentative avant d'accepter son échec. Le pêne de la porte ne bouge pas et il a toujours besoin de sa grosse clef bénarde en fer grossier.

C'est à la main qu'il entrebâille le petit portail qui ouvre sur un jardin mal entretenu. La simplicité lui résiste « comme elle résiste à tout » a l'habitude de penser Monsieur Logier. Il se heurte à la réalité brute, divine en quelque sorte, bien que Monsieur Raymond Logier soit athée.

Il lui a fallu du temps pour comprendre qu'il ne peut pas agir

sur des préceptes simples, des mécaniques sans interaction, sans aucune onde. La clé intervient directement, sans intermédiaire, il n'y a pas de place pour lui, pour sa pensée, pour sa compréhension. L'action est immédiate, intuitive. Il ne peut rien contre l'intuition. Nos ancêtres les singes, peuvent comprendre ce principe.

Pour que Monsieur Logier exerce tout son talent, il faut des mécanismes complexes, des systèmes qui ont été pensés et réfléchis, avec de longues chaînes d'interactions. Le temps mis à saisir cette différence lui a fait comprendre que ce n'est jamais facile de faire la part du réel ou de rêve, du désir ou de l'obsession, de l'accessible et du peut être. Ce n'est pas un philosophe Monsieur Logier, mais à force de s'affronter à la réalité on finit par se poser des questions un peu plus générales.

Monsieur Raymond Logier n'aime pas que les choses lui résistent. Cela l'étonne lui-même, lui qui se laisse si facilement dominer par les gens qu'il rencontre. Est-ce pour cela qu'il vit seul ? Sans doute. Sans doute ne sait-il pas suffisamment s'imposer pour se garder intact, alors il se protège des agressions possibles en s'isolant souvent.

La grande grille, parfaitement peinte, se referme doucement sous la poussée de monsieur Logier qui donne les deux tours de clé habituels. Il n'a pas de voiture, seulement un vélo qu'il n'utilise pas souvent. Ce n'est pas un sportif et il préfère aller à pieds, ça lui donne le temps de voir, de réfléchir, d'imaginer. C'est surtout cela qui lui plaît, imaginer les choses, ce qu'elles sont, leurs mécanismes, leurs matériaux, la logique qui les fait telles qu'elles sont. Il se souvient qu'autrefois il se faisait croire qu'elles vivaient vraiment, comme des humains. « Hommes, Robots ! Quelles différences ? » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Le monde dans lequel il s'est trouvé plongé dès sa naissance ne lui a pas plu. Aussi loin qu'il se souvienne, il se demandait pourquoi ceci, pourquoi cela. Il n'était en accord

avec presque rien. Même entre lui et ses parents, il a toujours ressenti une sorte d'espace et de temps. Toujours, aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs, il s'est toujours promené à côté de la vie, de la sienne, de celle des autres, à côté des heures, des saisons, en parallèle dans un univers d'imagination qui croisait par-ci, par-là le monde officiel du cosmos normal, celui des restaurants, des fêtes et des guerres, un mélange de gesticulations qu'il n'a jamais pu comprendre. Il regardait, il analysait, il comparait mais il ne vivait pas.

La porte de la maison s'ouvre toute seule, sans le secours de cellule optique, mais seulement parce que monsieur Logier le veut. Il a conçu lui-même le système d'ouverture et de fermeture, il le connaît bien. Quand il rentre, comme lorsqu'il s'en va, il n'a plus qu'à penser la logique de sa serrure pour qu'elle fonctionne comme il le veut. Il a le souvenir qu'il regardait les filles autrefois, à peine quelques réminiscences, tellement c'est loin, il les regardait dans les yeux, presque fixement, au point très souvent, de provoquer chez elles une vraie gêne. Bien des fois, pour cacher cette gêne, elles lui disaient bonjour, comme si elles le connaissaient, pour briser son regard peut être. Il essayait d'aller au fond de leur âme. Mais il n'a jamais pu savoir s'il découvrait quelque chose puis qu'aucune fille n'a supporté ses inquisitions. Plus tard, comme tous les autres hommes, il a dû se contenter de beaucoup moins et il ne leur demande plus que le plaisir. « Mais je ne sais sans doute pas ce que c'est » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

L'ouverture des portes fut sa première réussite, parce que c'est la plus simple. Il n'y a que deux solutions possibles pour son circuit, mais ce fut l'occasion pour Monsieur Logier, de régler des tas de détails de procédure, de méthodes et de généralisation. Il se souvient encore du bouillonnement d'idées de cette époque, du foisonnement d'émotions fortes chaque fois qu'il progressait, qu'il découvrait des solutions. Trouver !

Un vrai bonheur.

Il va poser son manteau sur le cintre qui lui est réservé et le range dans le placard dont les portes fermées se confondent avec le mur. Toujours. Systématiquement. Il se souvient des placards et des armoires de sa chambre quand il vivait chez ses parents et puis plus tard dans ses multiples locations. Il n'en avait pas peur à proprement parler, mais ces deux éléments lui apparaissaient comme des ajouts, des verrues, incapables de s'intégrer au décor, irréductibles à la chambre, comme des intrus dans son univers. « Un placard ça ne doit pas se voir » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Puis il prend ses pantoufles, celles qui sont fourrées, chaudes et qui lui entourent bien le pied. Il enlève son pull et passe une sorte de robe d'intérieur qui lui descend jusqu'aux chevilles, ample aux manches, avec un col qu'il remonte derrière la nuque. Monsieur Logier, dans tout ce qu'il fait, cherche à se protéger de quelque chose qu'il ignore, d'un danger qu'il ressent et qu'il ne sait pas nommer. « J'ai peur de rien et de tout » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Enfin il va vers la télé, imagine les circuits qui la composent, se concentre sur l'interrupteur et puis après moins de trente secondes, va lui-même appuyer sur le bouton. Il a lu et relu les manuels de son téléviseur. Il a révisé ses cours d'électronique et pianoté sur la toile pour chercher tout ce qui pouvait être nouveau concernant l'électronique des téléviseurs. Il a démonté et remonté des dizaines d'appareils, il connaît tout et pourtant sa télé ne s'allume pas comme le font les phares des voitures.

- Il faudrait que je fasse une analyse. Depuis que je le dis. « Peut être que je n'ai pas conscience de mon inconscient » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Mais Monsieur Logier a beau rechercher dans sa mémoire, il n'a pas de souvenirs de ses premiers contacts avec un téléviseur. Le trou noir ! Encore un conflit intérieur qu'il ne parvient pas à résoudre. Il ne contrôle pas tout. Il reste une

part de mystère dans ses pouvoirs.

Alors tous les soirs, invariablement, pour se consoler se dit-il, dès que la lumière décroît, Monsieur Logier va partout dans la maison pour blanchir les multiples ampoules de chaque pièce. Avant de franchir le seuil, il pense au schéma simple de leurs interrupteurs, tous les mêmes, il ouvre la porte et les déclenche, le regard et la pensée comme figés dans leur direction. Ensuite il pense à la chaleur nécessaire pour que la température du filament conducteur fasse de lui une source lumineuse. Il a choisi de manière uniforme, des ampoules à gaz inerte, avec filament de tungstène, à point de fusion très élevé, comme cela il ne risque pas d'incident, le rendement est meilleur et elle dure plus longtemps. Ou bien il pense à l'ionisation des particules de gaz dans le tube au néon du sous-sol.

Il aime bien cette tournée quotidienne d'éclairage. Il s'amuse à faire varier l'intensité de la lumière uniquement par la volonté de ses connaissances. Il imagine les électrons qui se lancent dans leur course folle et lui qui les ralentit comme si un magnétisme réel les atteignait. Il a déjà essayé de mettre les lampes de l'escalier ou du hall d'entrée en veilleuse alors qu'il se trouve dans le salon. Il a réussi quelque fois, mais la plus part du temps il ne provoque aucun effet. C'est aussi cette incertitude qui lui procure les plus grandes joies. « Il y a encore à comprendre ! » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Il respecte le rite de ce circuit pédestre qui l'amène à parcourir la villa du sous-sol jusqu'au premier étage. C'est une inspection routinière, un rendez-vous habituel, une rencontre familière, une fusion intellectuelle avec ce qu'il connaît. Un véritable accomplissement processionnel aussi fidèle que l'ondulation des vagues de l'océan, celles de son enfance, les seules que son regard a pu suivre. Ecume qui s'échouait sur les longues plages de sable fin de l'atlantique et de la mer du Nord. Une géographie limitée, étroite dont il a arpenté presque

chaque hectomètre. Immensité de l'univers marin, perçue en quelques kilomètres de côtes.

Son enfance ? Presque plus rien. Disparue. Pas une trace. Ou si peu. Aucun événement n'a déposé son souvenir. Il n'a que des flashes, quelques impressions qui flottent dans le dédale du passé. Comme des symboles qui lui reviennent en surimpression sur son néant. Même pas de vraies images. Seulement des liens, des raisonnements, des relations. Des enchaînements de causes et d'effets. Rien de concret. Rien à raconter. De la mémoire sans existence propre, sans présent.

Il vit un continuum indéfini et la nuit il continue de vivre sa vie sans ruptures et sans repères depuis toujours. Il lui a fallu une horloge et ses sonneries pour qu'il trace quelques lignes temporelles. Il vit chaque nuit comme un soir de Noël, de nouvel an ou de fête nationale. « Je veux tout voir, à tous moments » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Il a lu quelque part que nombre de nos ancêtres s'endormaient le tronc redressé par une dizaine de coussins ou d'oreillers parce qu'ils croyaient que s'allonger c'était laisser le champ libre à la mort.

- Et pourtant ils mouraient tous et presque tous dans leur lit, redressés comme des veilleuses ou des chandelles vacillantes.

La mort ! Il n'arrive pas à se l'imaginer, alors elle n'existe pas. Il a vu quelques corps inertes bien sûr, mais l'arrêt et le non fonctionnement, Monsieur Logier ne parvient à le concevoir. Il est donc immortel. Bien qu'il suppose l'inéluctable il se sent vivre depuis toujours et pour toujours. Les atomes de son corps se disperseront et se combineront de nouveau en un autre objet de l'univers. Mais en attendant ...

Monsieur Logier trouve profondément absurde ces croyances tellement contraires aux plus élémentaires observations statistiques. Pourtant, lui si critique, il croit que vivre dans le noir c'est accélérer la fin du monde et donc, logiquement, raccourcir sa propre vie. Monsieur Logier sait

bien que ces convictions ne sont pas du tout raisonnables. Il n'a pas le moindre indice de cette théorie. Mais depuis qu'il s'en souvient, c'est la croyance de Monsieur Logier. « De temps en temps il est raisonnable de ne pas l'être » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Le tout est de savoir choisir le non raisonnable inoffensif, indifférent ou inutile. Il aime plonger dans l'irrationnel mais il le fait sans danger. Monsieur Logier n'est pas téméraire. Il vit chaque venue du sommeil, qu'il entend arriver de tous ses membres, comme un attentat envers son existence. Il a besoin d'être sous la lumière, de voir ce qui l'entoure. Monsieur Logier ne sait plus depuis combien d'années il a ainsi besoin de fuir le noir. Depuis quand pense t-il que l'éternité humaine est courte ? Il ne le saura jamais.

Depuis qu'il marche, bien avant de s'en rendre compte, il cherche à tout savoir, il veut tout apprendre et tout découvrir. « Enfant calme, rivé à sa chaise, l'œil fixé au tableau ». Il a relu ce qu'un de ses professeurs avait écrit sur l'un de ses bulletins. C'était en sixième s'il se souvient bien, tout est tellement flou de son passé d'écolier ! Hypnotisé par avance par ce qu'il allait apprendre du fonctionnement des choses, dans toutes les disciplines. Il ressortait de la classe comme l'araignée qui a trouvé de nouveaux points d'attache pour sa toile si fine et si fragile.

Monsieur Logier vient de terminer le schéma du centre de régulation. Ça n'a pas été facile de se procurer le catalogue complet des composants, les rythmes d'inversion, les conditions sécuritaires ou les effets en cascades. Il lui a fallu ruser, patienter, recouper les données et ordonner les fragments d'information. Un vrai puzzle, un jeu qu'il n'a pourtant jamais pratiqué. « Les jeux sont inutiles » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Pour la première fois, Monsieur Logier va s'amuser de son nouveau savoir. Il avance le long de la rue du Brelan. Le feu est au vert. Il se concentre, revoit tous ses schémas, parcours

tout le circuit jusqu'au centre de régulation et le feu passe au rouge. Le piéton qu'il est n'a pas interrompu sa marche.

- Ça doit être déréglé dit un passant comme lui. D'habitude il faut toujours deux minutes avant qu'on puisse traverser.

Est-ce un hasard ? Sans doute pas, mais Monsieur Logier n'est pas un enthousiaste débridé. Il va recommencer aux prochains feux tricolores. Dans la vie il n'est pas question que Monsieur Logier laisse place au hasard.

Depuis ses premiers cours de philosophie au lycée « Lune de mai », Monsieur Logier a toujours eu, et il la ressent encore aujourd'hui, une boulimie de bibliothécaire. Il veut bien sûr connaître le contenu du livre et son auteur, son histoire et ses dates. Mais Monsieur Logier cherche surtout à pénétrer la mécanique interne, l'enchaînement des mots, le pourquoi des proximités, les couleurs de leurs sens, leur histoire, leur relativité. Agencés ou accompagnés différemment il cherche ce qu'alors ils tenteraient de dire. Multitude des formes pour un même effet, pour une même constatation ou pour épanouir une émotion qui ne supporte plus d'être ignorée. Monsieur Logier ne cesse d'être ébloui et intrigué par les pouvoirs du mot, son imprévisible volatilité, sa versatilité et son manque de valeur propre. « Les mots s'organisent comme des circuits » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Il a souvent défilé attiré et pétrifié par le mouvement des foules qui hurlent quelques expressions agglomérées comme les aimants au-dessus de la limaille des poubelles qui se déversent dans les usines d'incinération. Retenus, bloqués, pelotonnés, associés par une force que les mots n'ont pas quand ils sont portés un à un. Il n'a jamais su parler par slogans. Il ne sait pas expliquer en quelques lettres, chaque formule annule trop de la réalité du monde et de sa mécanique. Monsieur Logier éprouve toujours la nécessité d'explicitier. Il n'a jamais trouvé les mots pour dire. Il n'a jamais su formuler les questions non plus. Il sait seulement faire.

Monsieur Logier se souvient d'une seule chose. Le souvenir de la première fois où il a donné la main à son père ou plutôt cet instant où ce dernier la lui a prise, sa toute petite main, la sienne, avant de traverser une rue. Prisonnier, soumis, dominé, contraint. Il a tout ressenti, confusément, incapable de dire, impuissant à protester. Immédiatement, dans le laps de temps d'un éclair, il a instantanément haï cette parole qui lui a pris la main et l'a levée, le gênant dans sa marche. Il a en parallèle, dans l'instant même, voulu garder son père qui venait de se séparer de lui en s'imposant ainsi.

Seul souvenir qu'il garde en tant que tel ! Il a su dès ce jour que l'esprit seul peut dominer, bâtir, détruire et tout diriger. Son père lui a rendu sa main, mais Monsieur Logier savait déjà, comprenait déjà, qu'il s'appuierait sur l'esprit seul. Seul désormais. La solitude est obligatoire pour celui qui pense le monde et la vie plutôt que d'exister. Apeuré déjà à l'âge où les enfants courent et dorment. Fasciné de découvrir qu'il pouvait être démiurge, créateur et maître de sa vie.

- C'est de ta faute a dit Dieu.

Et l'homme s'est créé un enfer. « L'homme libre est seul, l'homme heureux est esclave » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Son père voulait le préserver, le protéger. Son père l'aimait tout simplement et depuis Monsieur Logier a appris tout cela. A cinq ans rien n'est définitif. Mais cette pensée, venue comme une révélation, n'a plus quitté son quotidien. Depuis quelques unes des phrases qu'il entend claquent comme des coups de fouet « on ne parle plus ». Il imagine des lignes blanches qui quadrillent sa vie quotidienne « on dit s'il vous plaît ». Il perçoit comme des murs qui l'entourent tous les classements « c'est lui le meilleur ». Il reçoit les remarques comme des prisons qui l'étouffent « vous êtes en retard ».

Il vit cette puissance du langage comme l'animal apprivoisé qui obéit aux ordres du dresseur. « Couché » et le tigre qui n'a qu'à bondir, pour éteindre la voix qui le dompte, pose son

pelage sur la sciure jaune de l'arène du cirque. Le mot triomphe. Il domine et le verbe recrée le monde. Et la foule regroupée applaudit le tour de passe-passe. Prestidigitateur de l'alphabet qui reconstitue sans cesse le monde immuable seulement modulé de césure et de respirations.

« Les mots ne disent pas grand chose » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Monsieur Logier est en RTT. Il a pour lui deux jours complets. Il a toujours choisi le repos plutôt que l'argent des heures supplémentaires. Une plénitude complète l'envahit. Il n'a rien en projet, rien en tête, aucun rendez-vous, pas une obligation. Il a fini de rassembler diverses documentations très techniques sur les machines qui distribuent les billets de banque. Il va s'y attaquer sérieusement dans les mois qui vont suivre. C'est son côté libertaire qui ressurgi. Il faut pourtant dire que toute son anarchie consiste à voter à gauche après un « am stram gram » de cours d'école avant chaque élection. Il met en cercle tous les bulletins des candidats qui ne sont pas de droite et pendant qu'il en touche un nouveau par syllabe il chante sa chanson d'écoliers. Un enfantillage qui l'amuse. C'est un exemple d'analyses et de réflexions qu'il ne se sent pas la force d'entreprendre. « La politique ne permet pas d'être assez raisonnable » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Aujourd'hui il a pris le train pour la ville voisine de Chaussagne sur Nahon. Il y a un joli château, ceint d'un immense parc, souvent ouvert aux promeneurs. Il est sorti de la gare, il passe devant une porte basculante de garage sur laquelle il remarque le petit triangle jaune signalant un danger.

Toutes les portes automatiques fonctionnent sur le même principe. Monsieur Logier parcourt mentalement tout le circuit et la grille commence à s'ouvrir en se soulevant lentement. C'est celle d'un immeuble cossu où s'alignent les plaques dorées à côté de la porte de l'entrée principale. Il ne la referme pas. Il se retourne, un petit sourire intérieur passe dans son

regard. La porte s'est bien arrêtée. Il peut continuer son petit jeu.

Beaucoup plus tard, quand Monsieur Logier vient reprendre le train, il compte quatorze portes laissées ouvertes le long des rues qui vont de la gare au château de Montorget dont les murs de grosses pierres marquent la fin et le début du village. Il n'en a retrouvé qu'une seule qui soit refermée. C'est cela qui lui donne l'idée de provoquer le blocage de quelques portes. Demain le technicien sera assailli de coups de fil téléphoniques pour des interventions en urgence qui vont gonfler son chiffre d'affaires.

- Mes fantaisies vont faire un heureux.

Le lendemain en lisant le journal il découvre le titre qu'il cherchait « Les portes de garage s'ouvrent toute seule ». L'enquête commence, la police se mobilise. L'élite du village doit ressentir comme un petit frisson de peur. Monsieur Logier prend son chapeau de paille et va déambuler dans son jardin pour passer le temps de son deuxième jour de repos. « Ne parlent que ceux qui ne savent pas » a l'habitude de penser Monsieur Logier.

Il aime se promener le long des petites allées qui se heurtent aux bords de son espace. Il a le temps de penser, de rêver, de divaguer, de laisser faire. Monsieur Logier a tant pris le penchant d'étudier les circuits électroniques, qu'il se demande même si ses neurones ne se sont pas adaptés à cette gymnastique.

Il a ainsi fini d'avalier, en quelques semaines, tous les arcanes des quelques particularités possibles des circuits électroniques dédiés aux distributeurs de billets. Ce fut l'élaboration de la carte qui lui sert de leurre pour établir physiquement le contact électrique dans les appareils qui lui prit le plus de temps.

Il arrive devant la porte du sous-sol qui ouvre sur l'arrière de la maison. C'est une entrée, presque dissimulée par un ensemble de fleurs, d'arbustes et quelques pierrailles d'allure naturelle. Il

doit la pousser à la main. C'est un ancien mécanisme et il n'est pas vraiment outillé pour ce genre de travail. Il lui a fallu déduire tout seul les circuits nécessaires pour l'ouverture automatique à partir des informations puisées dans tout ce qu'il a lu. Il n'a trouvé aucune explication toute prête. Monsieur Logier referme la porte et s'entend rager contre ses essais infructueux. Monsieur Logier est quelqu'un de persévérant mais, paradoxalement, c'est aussi un impatient permanent.

En ce mois de fin septembre, Monsieur Logier passe à la banque générale. Il a patienté jusqu'au soir. Une sorte de réflexe. Il n'y a personne. Il insère sa carte, se concentre, attend, lit ce qui défile à l'écran, parcourt la liste des comptes ouverts, pianote sur les boutons, vérifie que c'est un compte bien doté en argent et demande 120 euros. L'argent tombe. Monsieur Logier plie ses trois billets, les enferme dans sa poche et reprend sa carte.

Dans deux ou trois jours il va changer de banque, d'horaire ou de ville selon les déplacements dus à son métier. Des petites sommes grignotées de-ci de-là, équivalentes à un changement d'échelon dans la hiérarchie de son entreprise. Des petites sommes qui seront remboursées aux divers clients qui s'en apercevront, après quelques formalités plus ou moins longues imposées par les banquiers. Des petites sommes qui vont grever le bénéfice réel des établissements bancaires victimes de Monsieur Logier en même temps qu'elles diminuent les impôts dus à ce titre par la banque. Des petites sommes qui ne seront pas distribués, sous forme de dividendes, aux actionnaires qui n'en ont d'ailleurs pas besoin pour vivre normalement. « L'argent et le bien être sont très mal répartis » a l'habitude de penser Monsieur Logier qui continue sa promenade dans la ville.

- - - - -

Ce sont les policiers qui sont venus les premiers,

accompagnés de serruriers.

- Paraît qu'il n'avait pas payé ses factures depuis des mois. Alors vous pensez ...

- Dans ces cas là l'administration elle sait se remuer ...

- On l'a retrouvé mort. Comme ça ! Il bougeait plus.

- Tiens donc ! Comme ça !

- Oui. Chez lui. Il avait personne si bien que personne de sa famille ne s'est inquiété.

- Il y a longtemps ?

- Sûrement parce qu'on a dit que c'était plutôt un squelette quand ils l'ont ramassé.

- Ça alors !

- Vous pouvez le dire ... pour mourir comme ça tout seul ! Faut pas bien aimer les gens !

Ils sont quatre ou cinq maintenant devant la maison.

- Il n'avait pas un seul animal... Avec un si grand jardin ...

- On ne l'entendait pour ainsi dire pas. Il partait et revenait comme les filles que les magiciens font disparaître sur scène.

- Il a dû avoir une vie bien tranquille.

- C'est un peu normal parce...

- Vous le connaissiez un peu ?

- C'est beaucoup dire mais je peux pas dire que c'était un Einstein. Hein !

- Pour ça non. Un homme bien banal.

- Oh c'est ben vrai ça !

Février 2001

Ilana RAMCHAR

Le dévidoir de soi

Ou

L'autre voie

Dijon - Octobre 2001

Marion pousse à grand peine la porte pesante, taillée en bois massif et découvre les vingt mètres du couloir. Il hésite. Il voit comme un tunnel qui s'enfonce vers le centre de la terre, dans le sein même de l'inconnu. Il pense à tout en plusieurs dimensions, en multiples images et en explications diverses. Ses parents lui ont raconté qu'il a su réciter tous les chiffres bien avant de pouvoir prononcer celui de l'unité et aujourd'hui encore il est souvent incapable de se souvenir de l'unité dans les langues étrangères qu'il parle pourtant facilement.

L'arrondi de la voûte, toute en pierres, et la sensation d'épaisseur des murs, presque directement taillés dans le roc, ravivent inmanquablement dans sa mémoire les souterrains d'un château fort ancien, très ancien. Une résidence, perchée sur la colline, un espace clos pour seigneurs guerriers d'autres siècles. Une cavité où les vies sont poinçonnées des secrets de l'enfer, où l'existence se parsème de disparus de toutes sortes et où les destinées sont rognées de filles séquestrées et d'enfants éborgnés avant l'âge des successions.

Marion a été, mais il n'en est pas certain, le frère d'un enfant né et mort avant lui. Il devint donc l'aîné, tout à la fois le premier et le successeur, l'avenir et l'héritier en même temps. Un rôle et un statut qu'il n'a jamais su prendre à son compte, encombré d'une gêne permanente qui le harcèle, comme lorsqu'on regarde le monde avec des lunettes obsolètes. Tout y est flou, tout y est à deviner.

Ce couloir qui s'enfonce vers le néant, vient raviver cet aspect de sa vie. Pas une seule porte au long de ce parcours d'allure initiatique, sinon celle qu'il a refermée derrière lui et l'autre porte tout aussi lourde et épaisse qu'il vient de pousser tout aussi difficilement tant il se veut doux et silencieux. Intimidé peut-être ? Une voie directe parce que tous les détours sont toujours vains, inscrits seulement dans le temps ou les faits divers. Il n'existe que des lignes droites. Même les

cercles paraît-il, sont rectilignes et ne se courbent que sous l'effet du temps !

La longue salle se répand de pilastres en piliers, alignés par trois, disposant l'espace en quatre collatérales privées de nef. Une cathédrale involontaire, souterraine et inachevée. Une ébauche invisible pour que sous les lumières, jaillissent d'immenses flèches de pierres. Les tables en chêne qui se succèdent, y sont incrustées, leurs pieds massifs calés sur des carreaux de terre aux dessins parcellaires, effacés par la continuité des pas de ceux qui ne sont plus. Elles s'adossent toutes, face à des étagères de bois brut grossièrement taillé, qui supportent des milliers de livres presque tous reliés de peaux tendues sur des ais vermoulus.

Quelques kilomètres de boiseries où s'aligne toute la croyance d'un monde qui a fermé les yeux, une Galaxie, autrefois tout aussi réelle et invisible, qu'aujourd'hui les stocks d'or encoffré, réels et invisibles, pour que nous puissions croire à la force des billets. La force des mots ! La puissance des mystères ! Le lourd poids des images ! La douceur des confidences. Marion croit aux mots, aux mystères, aux symboles et aux secrets peu partagés, différents de ceux d'autrefois bien sur, mais la vie éternelle continue de nous porter vers la mort par des chemins multiples qui nous leurrent aussi passagèrement.

Une géométrie indicible et implacable s'est lentement glissée dans la rondeur des pierres des bâtisseurs romans. Un chemin évanescent s'est tracé dans cet espace ouvert ponctué de ses repères de pierres. Une vie apparaît et persiste entre les interstices de cette ossature ajourée que des troncs de rocs blancs prolongent vers des voûtes assombries par l'absence de lueurs. Où est le créateur ?

L'homme qui veille sur ces lieux, face à son scriptorium, pose sa plume, se lève et s'avance.

- Que Dieu soit avec vous mon fils.
- Et avec vous mon père.

Le bruit de ses sandales de cuir sur la terre cuite du pavement ressemble au glissement d'une aile quand l'oiseau plane et se confie aux vents.

- Que venez vous chercher au cœur de ces vieilles pages ?

- Quelque chose que je ne connais pas encore.

- Et vous pensez qu'ici ...

- Se trouve peut-être une part de mon passé. Oui ; Je l'espère. . . Je le crois.

L'homme a remis son capuchon.

- Seulement votre passé ?

- Je ne sais pas encore.

Marion a répondu machinalement, sans vraiment peser le sens de ses paroles.

- Un temps viendra où vous saurez.

Le moine s'éloigne à très petits pas, très lentement.

- J'en attends probablement aussi une part de mon présent.

Marion n'écoute plus l'homme dont il ne voit pas le visage.

- Le temps final, celui qui clôt, est celui du savoir ...

Les paroles du religieux sont à peine audibles dans ce silence pourtant parfait.

- Mais il faut l'éternité pour l'éprouver, le temps de Dieu et de lui seul ! La clarté est réservée à celui qui est aussi le début. La connaissance est au seul créateur.

Qu'importe ce que dit ce moine ! Marion est en quête depuis longtemps. A la poursuite d'une trace invisible, d'un indice inconnu ou disparu. Un besoin qui le tance d'expliquer une douleur si forte qu'il ne peut pas encore la nommer. Pourquoi est-il parti ainsi depuis des années, presque depuis sa naissance ? Pourquoi vit-il toujours ailleurs ? Pourquoi ce besoin inextinguible de parcourir le temps ? Il a toujours voulu scruter la vie de ses ancêtres avant de chercher à connaître celle de ses grands-parents. Et fort curieusement, ce n'est que

plus tard, après la mort de ses aïeux qu'il a voulu étoffer celle de ses parents. Il en a parlé avec eux. Il a récolté et transcrit, toutes les petites histoires que leurs amis racontent quand ils se réunissent, quand l'ambiance ou le vin ramènent les convives à ce qui les unit, c'est à dire le passé. Les jours d'autrefois réapparaissent alors sous la forme des mots et des photos. Marion sait que l'histoire du monde et la sienne se sont mêlées. Depuis toujours il se sent né de toutes les époques. Il est venu au monde en tenant le globe terrestre entre ses bras. Est-ce parce qu'il avait la forme du ventre de sa mère ? Il se souvient de ces moments là. A moins qu'il se les imagine ! Pourtant il vit encore comme s'il avait réellement tenu le monde et il n'a depuis ce temps jamais trouvé de goût pour les choses quotidiennes.

Le moine est déjà vers son travail et recopie les textes, ceux des siècles passés, comme d'autres l'ont fait jadis. Ce n'est pas un travail, c'est une passion, un passe temps, une obligation morale de tous les instants. Il n'est payé que pour garder les livres et pour répondre aux visiteurs, mais la rareté de ceux-ci lui a toujours donné le temps libre, qui était selon ses humeurs, celui de la pierre ou de la vie. Il ne fait pas que de la copie, il enjolive, il répare et rénove. Il procrée, sans la contrainte de s'accoupler aux femmes. Mais s'il épuise autant son corps c'est pour que des lecteurs naissent à l'esprit et s'enrichissent du temps gravé ou peint sur les cahiers de ses volumes.

Il sait que les enluminures, la fonte des caractères et les matières d'antan gardent mieux la mémoire de la parole de Dieu, substances d'un temps où l'homme dialoguait avec celui qui est. Il le sait. Ses prédécesseurs ont écrit sous la dictée de l'éternel, avec les matériaux d'alors et les compréhensions de leur siècle. Il prolonge aujourd'hui cette écoute de la voix du ciel. La parole est seulement forme et musique, elle n'est pas sens. C'est l'être humain qui y pose sa volonté éclatée, alors que celle de Dieu n'est qu'harmonie, hypnose, chorale et unité.

Le manuscrit est comme le cœur d'un homme où, lui le scribe, doit inscrire patiemment la parole divine. Le moine sait que l'histoire immortelle de Dieu et de l'église sont mêlées à sa vie, il est cette mémoire et il la transmet.

Il reprend sa plume d'oie et peint presque son texte. La peau de mouton crisse sous l'appui de la plume évidée et se gorge de l'encre qui dessine les mots. Il élabore cette encre avec un peu du charbon qu'il est allé chercher dans les mines ouvertes près de son abbaye. Ce sont aussi les cuirs de ses propres brebis qu'il a élevées, dépecées, mangées et transformées en manuscrit. Il a gardé leurs peaux qu'il a fait macérer longtemps dans des bains de chaux avant de les épiler. Puis il a tendu les cuirs avec des lanières et des petits morceaux de branche sur des cadres de bois. Il y a enlevé le reste de chair et de graisse avec un couteau arrondi en forme de hache. Presque une relique pour lui.

Puis, après quelques jours il peut les polir à la craie et à la pierre ponce pour quelle deviennent lisses et souples. Les moutons du sacrifice d'Abraham, celui des premiers hommes sont les mêmes, ils sont de la même lignée que ceux qui permettent sur des manuscrits, de conserver la parole de Dieu.

Autrefois des hommes et des femmes, quelque fois, vendaient leur propre peau pour que les copistes en fassent des parchemins. Ils recevaient de l'argent et à leur mort, l'écorcheur venait les dépecer. Le moine fut choqué quand il découvrit cette pratique pour la première fois et puis, maintenant, il aimerait que sa peau porte plus tard le verbe de son Dieu.

Marion ouvre les livres et respire l'odeur du parchemin. Est ce possible depuis si longtemps ? Il ressent le parfum du cuir qui recouvre le bois, il touche les feuilles du grimoire et palpe le côté fleur et puis le côté chair. Il caresse leurs différences. Il connaît ces livres, il les aime, ils portent une mémoire qu'il a perdue et qu'il abrite pourtant.

L'homme est une sorte de moine convert, amarré librement

aux taches matérielles. Il ne vit pas seulement ici bas parce que ses heures viennent aussi d'autres ères. Il porte une robe blanche, écrue, comme l'arborait les premiers membres fondateurs de l'ordre installé à Citeaux. Encombré en permanence de comportements qui s'amalgament d'un mélange de ses habitudes d'enfance et de coutumes retrouvées au long de ses parcours de noviciat et intégrées peu à peu. Pour lui toute vie est une suite d'héritages dont on ignore les legs apportés par les morts d'autrefois.

Il a découpé ses peaux en feuilles aux dimensions requises grâce à un cadre de bois épais le long du quel il fait passer une lame tranchante. Il y a une dizaine de modèles dont il s'est déjà servi. Il les a repliées, puis placées les unes dans les autres pour en faire des cahiers. Un manuscrit c'est une vie autant qu'une parole. Il aime ce travail nécessaire et la méticulosité répétitive qu'il doit lui apporter.

- Si vous avez besoin de déchiffrer les textes quand vous serez rendu au quinzième siècle, appelez-moi. Je sais aussi décrypter nos ancêtres.

Le scribe n'a même pas levé la tête de son écritoire. Sur chaque page des cahiers tout neufs, il a délimité au stylet ou à la plume l'espace dans lequel il insère le texte. Il a aussi tracé les lignes qui guident ensuite son écriture. La place vierge sera complétée par les enluminures. Il se sert des mises en pages réservées aux bibles et aux écrits didactiques. Parfois il copie aussi des manuscrits liturgiques pour leur beauté.

- Vous savez, quand on lit les livres les plus anciens on découvre que rien de nouveau n'a été inventé. Tout a déjà été dit.

Quand le moine a fini de remplir ses pages de peau il relie les feuilles de chaque cahier par des ficelles qu'il tresse lui-même. Et puis, plus tard, il réunit ensemble les cahiers de chaque codex en passant des cordes qui vont tenir l'ensemble en s'enroulant sur chaque ficelle de chaque cahier. Un travail long, prudent, délicat pour ne pas déchirer les peaux. Enfin il

colle une peau qui dissimule toute cette machinerie de cordes qui donne au livre une beauté physique qui rappelle celle de son Dieu, celui de l'univers.

Marion retrouve le nom d'un arrière arrière grand aïeul dans les livres de l'abbaye. Les prêtres et les moines depuis des siècles déjà, inscrivaient le nom des baptisés, associé à celui de leurs parents. Un moyen de connaître et de contrôler, mais aussi un lien de Dieu à travers toutes les générations. Une attache et une affection indestructible avec les serviteurs du tout puissant. Des milliers de lignes enregistrées, conservées, consultées puis oubliées, détruites ou perdues. Un passé, tout un itinéraire, devenu invisible, comparable à la fatigue du pèlerin qui a jalonné sa route d'auberges et de rencontres. Il ne sait pourtant dire pourquoi il est différent lorsqu'il rentre chez lui. Et pourtant ...

Il retrouve Guenhahel Simon, né en 1678, dont le père est signalé comme porteur de vins. Un nom tout autant féminin que masculin pour cet ancêtre aussi. Toute sa famille, toute sa lignée est ainsi : toujours avec un nom ou un prénom ambigu sexuellement. Il ne le remarque vraiment qu'aujourd'hui en lisant ce prénom qu'il croyait destiné aux seules filles. Il ne se souvient, dans l'immédiat, que de deux exceptions et ce sont les noms de personnes intégrées par alliance. Comme pour son épouse qui se prénomme Jehanne, un prénom qui passe lui aussi facilement, de l'homme à la femme.

« C'est peut-être pour cela que j'hésite si souvent sur les accords de participe » pense t il. Une sorte de fatalité qui l'accompagne ou qui le précède et qui l'empêche de se déterminer franchement. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'arrive jamais à choisir sans se poser de questions et sans soupeser le pour et le contre.

- J'ai retrouvé trace de la naissance de Simon. Je savais qu'il existait mais le nom du village était presque effacé sur les livres de Pre Malifrand. J'ai eu plus de chance cette fois ci.

- Ce n'est que la grâce de Dieu que vous nommez ainsi.

- Je ne crois pas en Dieu mon père.

Le moine a enlevé ses lunettes.

- Mais Dieu croît en vous et connaît ceux qui tracent une route et il les bénit tous.

Il remet maintenant son capuchon et son visage disparaît, comme celui des moines qui processionnent sur le bord des gisants où reposent les ducs de Bourgogne, bien à l'abri de leur palais.

- Voulez-vous continuer la recherche des actes concernant les parents de ce Simon ?

- Je vous remercie mais je voudrais aussi connaître un peu de sa vie.

- Cela c'est plutôt du domaine des chroniques. Venez.

Et le moine l'entraîne, très lentement, entre les tables, les bancs et les étagères.

- Tout n'est pas forcément classé par dates, mais en cherchant un peu....vous découvrirez.

- Je vous remercie de votre gentillesse.

Marion a déjà la tête penchée de côté, les épaules inclinées et le regard fixé sur le premier rayon de l'étagère.

- Le passé n'est pas facile à retrouver parce qu'en chacun de nous il prend momentanément la place du présent. Du coup il n'est plus ce qui est advenu...

Le moine s'est arrêté devant une longue bibliothèque. Il balaie d'un large geste tout l'espace pour montrer toute la masse des rayonnages.

- .Et de plus nous en fabriquons continuellement. Nous croulons sous la quantité.

Le moine reprend son souffle.

- Le passé est comme l'espace ou comme l'atome, essentiellement rempli de vide, comme notre vie. Du vide, beaucoup de vide.

On entend l'air qui siffle dans les poumons du religieux. Il a les côtes écrasées par le poids de son propre corps.

- Et pourtant, malgré la masse énorme des siècles qui

nous précèdent, et quand tout va bien, nous n'en retrouvons que quelques traces.

- Ce sont ces quelques traces que je recherche. Je suis persuadé quelles sont les pierres de mon chemin, comme celles du petit Poucet. C'est souvent suffisant pour ne plus s'égarer.

- Ce qui fait le secret du passé, c'est justement qu'il ne se livre que par bribes. C'est comme vous le dites et c'est ce qui fait nos vies si différentes et aussi tellement semblables. Nous devons toujours nous reconstruire. Nous devons toujours renouveler notre passé.

Le moine a fait quelques pas vers son établi d'écriture. Marion le regarde qui marche toujours aussi lentement. Il le voit qui se retourne.

- Nous avons tous des antécédents très divers, surtout, comme pour vous, si nous pouvons remonter fort loin dans le temps. Et pourtant ...

L'homme desserre un peu la corde qui lui écrase la taille, qu'il a volumineuse.

- Seulement nous n'avons tous à notre disposition que quelques raisonnements et quelques logiques pour essayer de relier tout cela. Seul Dieu connaît toutes les liaisons. Lui seul.

- Qu'importe mon père, puisque nous le faisons inconsciemment, vous le savez bien. Aucun de nous n'y échappe. Personne ne construit vraiment sa vie.

L'homme repose ses lunettes, se lève et se tourne vers Marion.

- Que tous ces mots sont réducteurs ! Alors, plutôt que cette prison que vous me construisez, je préfère une sorte de lumière et de logique plus universelle, un sens du temps et de l'éternité que nous n'avons pas. C'est ici que je ressens tout cela.

Le moine s'éponge le front et remet son capuchon.

- Voilà, je suis à nouveau recouvert de la clarté de Dieu, le mien, celui de toutes les origines, et je me laisse guider par

sa logique. Elle vaut toutes les autres.

L'homme recopie les enluminures des livres originaux, les modifie ou les change pour d'autres, comme celles qui embellissent les évangiles slaves du début du deuxième millénaire, ses préférées. Il fait passer d'une lettrine à une autre les motifs allégoriques qu'il a rencontrés ou qu'il crée. Il est artiste aussi. Il façonne ses couleurs en mélangeant ses pigments à base de plantes, de minéraux ou même d'animaux et puis, dans les espaces en creux tracés par ses dessins à la mine de plomb, il dépose sa couleur. Il utilise aussi les feuilles d'or, quelque fois, pour respecter toutes les techniques, mais il n'aime pas ce signe d'une richesse qui n'est que de ce monde.

Il connaît une alchimie d'autrefois qu'il répète, souvenirs des gestes et des choses qui composent sa vie actuelle, attachée de toutes parts, morceaux d'histoire qu'il prolonge et transmet. Liens toujours prêts à se rompre mais qui restent existants, comme la lune lointaine qui s'ajoute au soleil pour faire bouger les mers. Il apporte sa part.

Ce qui est écrit devient la réalité disait le pharaon. Comme le moine qui écrivait les actes des nobles et des rois, comme ceux qui calligraphiaient les lois, les jugements, les traités ou les legs. La vie prenait forme, prenait enfin son existence quand l'encre était séchée. Où est la vie pense t il ? N'a t elle de sens qu'avec les mots de nos langages ?

Quelque fois, dérangé ou rêveur, il se trompe. Il prend alors son grattoir pour retirer de la peau l'encre mal répandue, avant de retracer la bonne calligraphie. Parfois il gratte trop ou bien la peau est de mauvaise qualité et il doit recoudre le parchemin. Dieu est toujours présent et toute sa vie est aussi celle d'une autre vie.

- - - - -

Dans la plus grande des pièces de la maison, Marion rassemble la vie de ses ancêtres, une fresque murale telle une

blanche céramique. Il s'en revient ici périodiquement après ses longs raids dans les lieux de silence, salle d'attente pour nouvelle vie et vastes halls de la résurrection. Il feuillette pendant des jours les anciens registres des actes de naissances ou de décès et de baptême aussi ou encore les listes décennales. Archéologues de toutes sortes, ils sont des centaines de milliers comme lui, dessinateurs d'arbres aux feuilles mortes, à écrire une histoire bâtie de millions d'existences disparues. Comme eux, il trace des labyrinthes qui n'ont que des entrées, enchevêtrement toujours inachevé de parcours qui se croisent et se succèdent. Un labyrinthe inéluctable dont il devine que les nœuds véritables sont autre chose encore que ce qu'il peut noter. Des vies résumées en quelques dates au dessous d'un nom et en quelques flèches pour simuler le sens du temps.

Marion regarde cette fresque, à peu près ininterrompue, de petits carrés blancs, verts et bleus qui serpentent les lignes d'une révélation invisible encore, qu'il veut faire apparaître et qu'il attend. Une fidélité sans doute !

- Pourquoi ai-je tant besoin de savoir ? Pourquoi cette nécessité de collectionner, de compter, de classer et de dater ?

Il y a autre chose, une force qui se cache encore, mais qui est là quelque part dans ces itinéraires déroulés d'une continuité vieille de quelques milliards d'années peut-être !

Il rassemble les noms, les anniversaires, les lieux, les familles, les métiers, les événements. Il récolte les caractères aussi, quand il retrouve des lettres ou des documents qui peuvent se décliner en un comportement ou sous forme d'habitudes. Pendant ces longues heures, il a souvent pensé aux fourmis qui apportent si peu à la fois et qui pourtant bâtissent des monuments géants que le pied d'un homme peut détruire en quelques secondes.

En épingleant ses carrés blancs ou de couleur il lui arrive de réactiver la vie d'anciens villages par l'addition de tous ces anonymes qu'il rassemble. Il retrouve comme un souvenir des

crèches de son enfance, préparées à l'avance, longtemps avant Noël. Le rappel de la neige toujours présente, aussi loin qu'il se souvienne et la mémoire de sa mère qui ajoutait un personnage à la fin de chaque jour, au moment où le soleil quittait le salon.

- Qu'est-ce qu'il faisait celui-la ?

Et sa mère racontait assise au milieu de tous, entourée bien souvent des autres enfants du village. Quand il était gamin la marmaille s'élevait en groupe sous les regards de tous.

Son ordinateur portable trouve une place sur la longue et large planche où sont posés notes et livres. C'est lui qui recueille les souvenirs multiples et qui engrange les lignées que l'écran fait défiler. Sa mère n'est plus là ! Est-ce elle qu'il fait vivre en remplaçant sa mémoire par ce gros livre électronique ? On peut toujours trouver une explication à tout pense t-il.

Mais Marion voudrait plus, espoir démesuré d'entendre respirer encore ceux qui n'ont plus de consistance, quête presque inconscience d'un absolu, d'une autre voie. Il n'aime pas les voyages et s'imaginer souvent en arbre multi séculaire. Alors il se rassure, lorsqu'il part en recherches, quand il porte dans son cartable quelques centaines d'années de sa propre histoire, celle de son attaché primaire avec le début de tout.

Pour Marion la vérité a besoin d'additionner les siècles, la sienne ne se juge qu'avec la durée. Depuis que les scientifiques savent lire nos chromosomes, il imagine quelque fois son arbre généalogique, composé de dizaines de milliers de brins d'acide désoxyribonucléique.

- Ce serait moins joli probablement qu'une photo ou un portrait ! Mais ce serait bien plus éternel !

Des milliers de bandes de papier couvertes d'une sorte de code-barre ! Non. Ce n'est pas réalisable, pas encore tout au moins. Il devine, en en souriant, que les lignées héréditaires, officiellement tracées dans les éprouvettes, révéleraient trop de détours passionnels incongrus. Non. La vie ne se filme pas,

elle se vit.

- La vie doit rester ce qu'on croit qu'elle est.
Mais au fond de lui-même il n'en sait rien.

- - - - -

- Simon Guenhahel a eu quatre enfants, dont deux sont morts étouffés quand ils étaient encore jeunes. Le premier asphyxié dans son lit et l'autre, le dernier de sa descendance, garrotté par l'une des cordelettes qui tiennent la paille de la mangeoire des chevaux.

Marion raconte cette histoire à son ami Tony. Des événements qui ne suscitaient pas beaucoup de surprise à leur époque. Nombre d'enfants mouraient naturellement ou au travail ou sous les coups des parents ou de ceux qui les prenaient en pension. La vie n'était pas encore assez longue pour rendre la mort importune. Le XVII^e siècle est brutal, fataliste, sans espoir terrestre et donc rempli de Dieu et d'au-delà.

Marion a retrouvé ces deux informations, à quelques mois d'intervalle, dans des chroniques laissées par un garçon du village qui avait dû interrompre ses préparations au séminaire du bourg voisin à cause d'une claudication trop prononcée. Il raconte lui-même, que l'allure de sa déambulation, quand il avait un peu plus de difficultés que d'habitude, lui donnait la démarche qu'on imagine être celle d'un diable. Il s'était donc rangé, sans grand regret d'ailleurs, à l'avis de ses pères spirituels. Il avait accepté de croire que le choix divin de sa vocation ne pouvait aller de pair avec une telle ressemblance. Pas plus qu'hier, la foi n'a nul besoin de cohérence ou de logique puisqu'elle les remplace.

Cependant ce garçon encore jeune, avait eu le temps d'apprendre à lire et à écrire en français et en latin pendant son séjour d'internat jusqu'à son noviciat abrégé. Revenu au village, sachant que sa maladie ne le laisserait pas longtemps

adulte, il a multiplié sa vie en racontant celles de son village. Tous les potins de la vie quotidienne, furent pour lui l'occasion d'utiliser ses connaissances et son goût du récit, devenant en quelque sorte, un des premiers échetiers connus.

Le narrateur qui raconte la mort des enfants de Guenhahel ne parle pas de crime. Il décrit les événements comme le ferait un enquêteur d'aujourd'hui, pour en conclure banalement que le père est bien l'instigateur principal de la mort de ses enfants, simplement parce que c'était un droit admis sur tous les territoires dans ces temps très chrétiens. Parce que le père d'alors, comme le dieu suprême, décidait de la vie terrestre, tandis que la vie éternelle était dévolue au clergé.

Guenhahel, d'après ce journal intime du village, cultivait de nombreuses terres ce qui était très rare pour une époque aussi lointaine. Il avait grandement de quoi manger à sa faim et même assez pour vendre aux bourgeois et échanger avec ceux du village. Il payait sa part au seigneur du lieu et n'avait pas de difficultés pour nourrir ses enfants dit le narrateur lequel parle aussi des femmes qu'il épouse mais dont aucune ne vécut plus de quelques années à ses côtés.

Plutôt comme un constat que comme une remarque morale, l'ancien jeune séminariste explique que ces deux morts solutionnent le partage des terres en conservant l'importance géographique du patrimoine dans les mains du seul fils encore en vie.

Marion, tout comme le narrateur, ne dit pas que son parent, d'il y a quelques siècles, était un assassin, mais ces histoires le laissent dubitatif. Il n'y a pas que Simon Guenhahel incrusté dans son siècle. Ses propres grands-parents, Claude et Denise, ont eu à subir le décès d'un de leurs enfants, tout jeune, époumoné comme on disait volontiers dans cette région. Ils l'ont retrouvé mort, le nez et la bouche collés contre les couvertures remontées jusque sous sa tête.

Il pense aussi à cet enfant, un peu mystérieux, frère ou sœur, dont il n'a jamais su s'il avait existé ou non, n'ayant pas

pu retrouver sa trace dans les états civils. Est-il mort en sortant du ventre de sa mère, asphyxié en elle, étouffé ensuite ?

En lisant ces chroniques, Marion brode une première trame de liens, tissés par les arcanes du doute. Il va pouvoir tracer un itinéraire préliminaire, établir un jalonnement de la curiosité et du questionnement tout autour de son origine.

- Moi aussi ?

Marion ne pense plus, il flotte, il divague. Il a soudain besoin de se créer des événements pour remplacer ce qu'il ignore de lui. On ne devient vraiment que ce qu'on réalise.

- - - - -

- Monsieur Marion Granpré ?

- Oui. C'est bien moi. Je vous écoute.

Il est un peu tôt pour un dimanche de juin.

- J'ai appris hier, que vous vous intéressiez à la famille de Guenhahel Simon, du village de Saint Fomeante.

- Oui. C'est vrai, j'en ai parlé pendant mon séjour en mai dernier ...

- C'est pour cela que je vous appelle.

- Mais j'ignorais alors dans quel village il vivait. Vous avez quelque chose ?

- Je crois que oui.

Marion, tout en parlant, va ouvrir la grande baie vitrée qui court le long de la terrasse.

- Il y a dans le grenier de la grange aux foin, quelques coffres de documents. Ils sont là depuis plus de deux cents ans.

Un petit silence.

-Allez-y, je vous écoute.

- D'après ce qu'on dit dans la famille, ce sont les archives de l'évêché que des prêtres ont cachées.

- A la révolution ?

- Oui. Tant ils étaient convaincus que c'était la fin du

monde et que les républicains étaient les doigts du diable. L'apocalypse !

- A force de parler d'enfer et de paradis, on finit par les voir sur terre ...

Un autre silence.

- Allo !

- Oui, oui, je vous écoutais. J'ajouterais que la terreur dans ces temps là, en certains endroits, pouvait entretenir plus que la confusion.

- Mais je vous en prie, continuez sur l'histoire de mes ancêtres.

- Personne chez nous ne savait lire ...

- Ces caisses sont donc intactes ?

- C'est cela. D'autant plus, que venant de l'église, elles auraient automatiquement, selon les croyances, bénéficié, si j'ose dire, d'une sorte de pouvoir maléfique en cas d'ouverture. L'incapacité à lire était dissimulée par l'interdiction d'ouvrir.

- Personne en dehors de vous n'a donc pris le risque d'aller voir leur contenu ?

- C'est exact.

L'interlocuteur n'a manifestement pas envie de parler de ce qui se trouve dans les malles. Marion prend donc rendez-vous pour le week-end suivant. Il pourra, sur place, consulter les livres et parcourir les chroniques.

Monsieur Prouméne a préparé de grands tréteaux dans l'ancienne salle de traite qui abrite maintenant les groupes d'écoliers, quand il pleut le jour de leur visite. Monsieur Prouméne s'est laissé séduire par cette idée de montrer la ferme, la campagne, le cheptel, la nature tout entière aux jeunes citadins.

- Vous savez, monsieur Granpré, beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu de vrais animaux de ferme et beaucoup n'ont jamais touché un véritable épi de blé ou de maïs. Vous verriez leur étonnement et leur joie quand ils voient ma femme traire

une vache comme on le faisait autrefois !

- Et vous en avez l'air heureux vous-même.

- C'est vrai monsieur Granpré. C'est vrai. Ça met de l'animation dans la cour. Ça nous rajeunis.

Des cartons sont prêts, bien empilés. Tous sont classés par date et le plus ancien remonte à la fin du XVII^e siècle.

- Tout est là monsieur Granpré. Si vous avez besoin vous appelez ma femme. La Florence ne bougera pas ce matin. Moi je suis aux vergers. Bon courage.

- Merci.

- Vous mangerez avec nous bien sûr ?

- Très volontiers, mais je ne veux pas que cela vous dérange.

- Ça fait longtemps que la nourriture est la seule chose qui ne manque pas à la campagne,

Dans le calme de la solitude, Marion commence à tourner les pages. Celles du premier registre s'ouvrent sur les baptêmes de l'an mille six cent soixante dix. Il retrouve très vite son point de repère qu'est le sieur Guenhahel Simon qu'accompagnent les noms de ses parents. Sa mère Honorée et son père Edmond, né plus d'un quart de siècle avant lui dans la même maison du même village.

- Toujours ces prénoms qui se portent aussi bien par les hommes que par les femmes.

Marion ouvre un autre carton pour y chercher des chroniques, des récits ou de la correspondance de cette époque là. Il veut en savoir un peu plus, il veut mieux jalonner cet itinéraire qu'il entrevoit. Il veut enlever les doutes qui encombrant son présent.

Il trouve de multiples livres, tous reliés, un journal du village qu'a tenu un prêtre pendant plus de dix années et des registres de commerce. C'est dans l'un d'eux qu'il découvre que son parent lointain, Edmond Simon, échangeait beaucoup de marchandises avec les gens du village, avec les bourgeois,

avec le roi, avec les autres bourgs aussi. Un homme ayant déjà beaucoup de terres à lui, comme propriétaire ou comme loueur.

Il découvre aussi un acte d'achat de deux champs après qu'un villageois fut décapité pour avoir été pris à braconner un cerf de la forêt du seigneur. Confisquées, les terres du condamné étaient souvent revendues ou données en fief par le seigneur.

- Ça y est, les vaches sont dans le nouvel enclos de pâturage. On va pouvoir laisser pousser pour la deuxième fenaison.

- Il y a loin ?

- Non. Ceux là sont de l'autre côté de la « Veule », le cours d'eau qui se jette dans la « Sianne ». Le plus dur c'est de traverser la route qui va vers Charmeton.

- Surtout en été je suppose ?

- Oh non. Y a toujours de la circulation à cause des écoles et des grands magasins.

Il remet sa casquette après s'être longuement frotté le crâne.

- Mais je vous laisse. Moi aussi j'ai à faire.

Marion cherche, tourne les feuillets, essaie de repérer le nom de Guenhahel ou de Simon. Parfois il lit entièrement une anecdote qui l'amuse ou l'étonne. Il vide peu à peu les cartons et trouve enfin une sorte de livre des morts, rédigé ou plutôt tenu comme des annales, par un moine revenu vivre au village après le décès de ses parents, foudroyés tous les deux pendant les orages de mille six cent trente sept.

Marion sent alors comme un nœud lui serrer la gorge, comme garrotté par le passé qu'il découvre depuis quelques années. Il découvre qu'Edmond Simon avait un frère, né quatre ans après lui, et que celui-ci est mort écrasé sous une des vaches couchées dans l'étable. D'après le narrateur, son frère avait environ sept mois au moment des faits.

« La vache s'était sans doute couchée sur l'enfant sans

se rendre compte de sa présence. Petit comme il était et mêlé à la paille elle n'a rien senti ne s'est pas relevée »

Marion est perplexé. Surpris et accablé.

- Comment un enfant, qui ne marche pas encore, a-t-il pu se retrouver sur la paille d'une étable, au milieu d'animaux aussi volumineux ?

« Cet enfant fort heureusement, avait été baptisé quatre jours avant cette mort brutale. Il pourra entrer directement dans le royaume de Dieu et partager la bienheureuse vie des saints ». Le récit de la chronique de cet événement se termine sur cette parole d'espérance.

- Quel bon chrétien que ce moine redevenu laïc !

Marion réagit comme un ressort quand il entend de telles paroles. Il bondit encore comme il le faisait tout petit quand sa mère lui disait « Ce n'est rien, ce n'est pas de ta faute ». Lui voulait être responsable pour apprendre, et savoir comment faire pour les fois suivantes. Il était persuadé que sa mère quand elle lui disait ces mots, voulait l'empêcher de grandir alors que Marion n'aspirait qu'à être grand. Il n'avait aucune envie de rester petit, à la merci de tous et de tout. Etre enfant n'avait aucun sens pour lui puisque c'était un état transitoire, passager, sans aucune durée.

- Qu'elle folie, quel aveuglement peut bien mener les hommes pour qu'ils acceptent la mort ?

La mort reste pour Marion quelque chose de profondément absurde. Il ne ressent rien et ne comprend rien qui ne soit mêlé automatiquement à l'éternité. Il n'entreprend rien qui ne soit fait pour durer toujours. Tout s'inscrit dans une continuité et un enchaînement qui le détend.

- Il a forcément fallu que quelqu'un glisse l'enfant sous la vache au moment où elle se couchait pour la nuit ! Un animal ne se serait pas allongé sur lui s'il avait été là. La vache a nécessairement été surprise pendant qu'elle s'affalait sur sa litière.

Marion s'est arrêté de chercher d'autres histoires. Il est calé

dans sa chaise, les pieds bien allongés, les mains croisées au-dessus de la tête. Il attend que son corps fasse son œuvre, que ses cellules communiquent entre elles, que les ondes émises par chaque objet ou chaque être vivant, viennent le heurter. Il attend que les agencements charnels s'accomplissent mécaniquement en lui.

- Comment ne pas s'être alarmé de l'absence de l'enfant ? Qui a tué ? Le père ou la mère ?

Marion sait bien que la question n'a pas vraiment de sens. A cette lointaine époque historique, un enfant sur deux meurt avant même de savoir parler. Accoucher est alors une sorte de loterie pour la mère et presque un péril pour l'enfant. Mais Marion ne peut s'empêcher de se demander qui a posé l'enfant. Le père probablement puisque c'est lui qui est le chef, lui qui va à l'étable. Il ne sait pas. Ou alors la mère qui a emporté l'enfant pour la traite et qui l'a oublié en repartant ! Il ne sait pas, mais il y pense sans arrêt.

Il est sorti de son immersion par la voix de Monsieur Proumène.

- Venez donc manger avec nous monsieur Granpré. Tout est prêt. Même quand on ne fait rien il faut quand même manger.

Les deux hommes traversent la cour, le grand espace libre de tout, qu'entourent les bâtiments de la ferme. Un endroit clos dans l'immensité du domaine. C'est là que les troupeaux se forment, là que les tracteurs amènent les tombereaux, les charrettes ou les charrues, là encore que les récoltes transitent.

- Avez-vous reçu des nouvelles de vos ancêtres ?

- Pas par le courrier, mais j'en ai quelques-unes.

Le repas est copieux. Après les longues heures commencées avec le jour, c'est le temps du repos, au moment où le soleil stationne à son zénith. Le moment où les hommes se posent et se font servir, immuablement à la même place et

en commençant toujours par le père du père. Ici tout a un ordre.

- Voulez-vous un peu d'alcool avec votre café ?

- Non. Merci. Je devine trop que déjà sans cela, j'aurais un peu de mal à me concentrer sur mes lectures.

Marion retrouve deux autres ancêtres, Lucien fils de Guenhahel et Marcelle qui est né dans la dernière année du seizième siècle et qui a épousé Danielle.

- Encore ces prénoms asexués ! Est-ce possible que de telles séries se produisent uniquement par le hasard ?

Il retrouve aussi Louis, né en mille sept cent vingt cinq, fils de Lucien et qui a épousé Raymonde.

- Avez vous oublié l'heure monsieur Granpré.

- Non monsieur Proumène, seulement c'est comme pour le pain et le fromage, on a toujours une raison de reprendre un petit morceau ...

- Et vous, vous espérez toujours en trouver un peu plus !

Le lendemain matin Marion reprend ses recherches. Ce seront sans doute les dernières trouvailles car il approche de l'époque révolutionnaire et les documents ne vont pas plus loin. Il ouvre l'avant dernier carton. Probablement celui de l'école que tenaient tous les prêtres. Un apprentissage long et complet, rémunéré sous forme de dons, pour les plus aisés. Un enseignement gratuit de la lecture et parfois de l'écriture pour les plus pauvres.

Il feuillette des cahiers, des pages d'écriture et même quelques textes écrits par les enfants, ceux des « grosses » gens du village, les fils et filles des villageois qui apprenaient à écrire et à compter. Marion regarde et s'arrête sur le titre d'une sorte de rédaction de l'époque « La mort de mon petit frère ».

L'enfant y raconte comment un ami qu'il a cru longtemps son frère est mort dévoré par les loups.

« Son père est venu l'attacher sur la jument, pour lui apprendre à monter à cheval. Il avait peur du galop disait son père. Mais ce n'est pas vrai. Mon frère n'a pas peur. Et puis il a

fouetté le cheval qu'on appelait la Jacasse parce qu'elle hennissait souvent. On n'a plus jamais revu mon frère, ni Lucien son père. Il a été mangé par les loups. C'est ce que disent les grandes personnes. Et moi je ne parle plus à Lucien son père. »

Marion se replonge aussitôt dans les registres de naissances et il trouve un fils de Lucien et Danielle dont on ne connaît pas la date du décès.

- Une nouvelle fois la mort qui frappe comme un meurtre. La mort à nouveau déguisée en fatalité.

Marion a encore pu retrouver trois enfants morts très jeunes. L'un piégé dans les bois, le fils de Louis et Raymonde, l'autre la cage thoracique enfoncée par la ruade d'un cheval, le dernier fils de Paul et Julienne et le troisième, encore une fille de Louis et Raymonde, empoisonnée par des champignons qu'elle a ramassés pendant une promenade avec sa mère.

- - - - -

Aux archives de Saint Forneante, ramenées de l'abbaye cistercienne il y a trente trois ans, Marion a retrouvé les parents de Guenhahel, la famille Simone, venus d'Italie, avec les troupes mercenaires de François Ier. Un grand bond en arrière dans l'histoire de ses origines. Il a fait renaître le fils Stefano, né en 1565 au pays des olives, dans le village de Pesanges près d'ici. Ils ont été chassés, sans doute par la faim ou la peur. Les épidémies et les bandes organisées détruisent alors plus sûrement que les guerres entre cousins ou princes voisins.

Stefano est le second d'une grande famille de trois enfants vivants. L'aîné, le premier de la lignée est décédé juste avant leur départ d'Italie. Mais Stefano, lui, est français.

Marion se souvient de son voyage à Erponne, près de Bologne, et de ses soucis pour se faire traduire les textes. Mais il n'a pas renoncé et il a pu retrouver les traces de ses ancêtres

étrangers. Salomé, le père de Stefano, était un petit noble régional qui faisait rédiger les heures de sa vie. Il emportait partout son clerc et son livre pour doubler sa vie disait-il.

Le frère de Stefano, Leonardo, fut retrouvé sous un tas de couvertures, de draps et d'oreillers où il s'était glissé.

- Il ne marchait pas encore. Comment a t il fait ?

- Je ne sais pas monsieur. Je vous assure que c'est ce que dit le livre. Les mots utilisés ne peuvent pas prêter à confusion.

- Etrange. Non ?

- Il a du ramper. . .

- Et soulever des couvertures et des draps ?

- Peut-être !

- J'appelle cela un meurtre tout simplement.

L'employé que Marion paye pour traduire ne répond pas. Il continue de lire.

- Ils se sont débarrassés de lui avant de partir pour la France.

Après toutes les découvertes enregistrées à la ferme des Proumène, Marion a presque peur de continuer ses recherches.

Les cahiers magnifiquement conservés pendant plus de trois siècles dans les caves très sèches de l'abbaye inachevée lui donnent encore de nouveaux soupçons. Une rareté et une extravagance de cette paroisse fait que les naissances sont accompagnées d'une description physique des enfants et de la consignation d'anecdotes concernant le baptême ou les premiers jours de vie de l'enfant. De même pour les décès ou les mariages.

Marion apprend que le deuxième fils de Stefano est mort à sa naissance, étranglé par son cordon ombilical, alors que son père aidait seul sa femme, lors de la délivrance. Marcel le fils aîné de Stefano a lui-même eu sa première fille écrasée par une charrette qui manœuvrait dans la cour de la ferme. Le tonneau a glissé et roulé jusque sur la gamine.

- La pluie peut expliquer le ripage de la charge, mais pas que la fillette soit dehors. Je n'ai que des tueurs d'enfants pour ancêtres.

Il est maintenant persuadé d'être l'héritier d'une lignée d'assassins familiaux et de témoins muets. Et lui ? Est-il aussi un futur assassin ?

Quant à Germain, le cadet des fils de Marcel et Aimée, qui a épousé Louise, c'est son aîné, occupé par le démon comme l'a écrit le sacristain, qui est mort à l'âge de six ans, tombé du toit où il cherchait à rencontrer des anges.

- - - - -

Dans les couloirs de la clinique, la nuit a suspendu presque tous les bruits. Marion revient, comme il est venu ce matin. Renée, son épouse, a mis au monde un enfant, un fils, qu'elle a nommé Octave. Il ne veut pas de ce prénom, mais il n'a pas osé en donner un autre en allant à la mairie pour déclarer la naissance. Il avance vers la chambre de l'enfant. Tous ces ancêtres l'ont accompli. Les siècles, réapparus pendant qu'il compulsait les livres, le guident vers ce qu'il doit faire.

L'enfant vient de quitter la chaleur du ventre de sa mère. Il dort dans la petite salle du milieu de l'étage. Depuis longtemps les nécessités des services séparent les enfants des parents et les plongent dans un monde discontinu, sans chaleur ni contacts. C'est l'âge des morts inexpliquées. Il est né le premier, c'est donc lui qui doit permettre que se continuent les ressemblances de leurs vies, la sienne, celles de ses ancêtres. C'est lui qui fera que perdure l'ordre immuable.

Marion avance, la tête remplie de ses recherches, de ses découvertes et de ses constructions. Il a en lui une force vivante, tentaculaire, qui l'agite tout entier. Il ne se sent plus libre de ses mouvements. Il sait maintenant, que des forces qu'il ne dompte pas s'imposent à lui. Il n'est plus responsable, il ne veut pas l'être, il ne l'est plus à cause de sa lignée

assassine. Il doit sculpter lui aussi, les maillons de cette chaîne qui le tient et qui se déroule depuis toujours.

Il avance vers l'enfant. La porte est là. Ils dorment tous, « calmés » comme on dit entre infirmières. Il regarde autour de lui, prend l'un des oreillers, fait un pas, le pose sur le visage de son fils et le presse lentement.

Le temps n'en finit pas de répéter ses secondes, il s'égrène, il s'écoule. Marion écoute le souffle de son fils. Il ne l'entend plus.

- Tu vois mon petit j'ai failli te tuer. Mais j'ai retiré ta mort, j'ai reposé le coussin. Tu n'es plus mon ennemi. Désormais les archives sont vides.

Marion pose un baiser sur le front de son enfant qui dort encore.

- Tu pourras être celui qui ne suit pas la voie. Tu pourras rester celui qui ne croit pas, celui qui n'est que lui, égal de tous, sans ombres et sans liens, vivant début et fin.

Seul, relié par la pensée aux trois milliards d'humains de notre planète.

Seul, relié aux 15 milliards d'années d'existence de notre univers.

Seul, attaché à son enfant source de vie et terme de son existence.

Marion quitte l'hôpital, demain ...

Octobre 2001

Généalogie de Marion

Octave		1980	
Marion Granpré		1944 2110	Renée
Parents	Pascal	1910 1974	Martine
Grands-parents	Claude	1875 1937	Denise
Aïeuls	Sébastien	1850	Andrée
Grands aïeuls de	Modeste	1810	Jeanne
Arrières grands Aïeuls de	Jean	1790	Frédérique
Ancêtre 1	Paul	1760	Julienne
Ancêtre 2	Louis	1725	Raymonde
Ancêtre 3	Lucien	1700	Danièle
Guenhahel	Simon	1678	Marcelle
Ancêtre 4	Edmond Simon	1650	Honorée
Ancêtre 5	Germain	1625	Louise
Ancêtre 6	Marcel	1595	Aimée
Simone Stefano		1565	Rolande
Parents de Simone	Salome	1530	Paula
Grands parents de Simone		1495	Fernande

Ressemblances

Dijon – Octobre 2002

- Bonjour Monsieur Blanchin
- Bonjour Yvette.

Blanchin arrive toujours à la même heure. Ponctuel le matin comme le soir.

- Il a changé ces dernières semaines notre Monsieur Blanchin.

- A peine un an qu'il est là, le temps de se faire des habitudes, et hop il se transforme !

- C'est sa nouvelle coiffure et aussi ses kilos perdus après sa maladie. Le pauvre ! Je ne voudrais pas être à sa place.

- Tu pourrais. Tu ne serais plus obligée de cacher tes bourrelets.

- Merci !

- Et aussi ses lunettes depuis qu'il est retour de vacances.

- Maintenant qu'elles sont fumées, on ne sait plus s'il regarde nos jambes ou nos nibars.

Toutes les deux ont un petit rire de connivence.

- Et sa moustache ! Tu as vu. Il a du tomber sur une gourmande.

- Et son bronzage !

- C'est la première fois qu'il va à la mer. Ça aussi c'est un changement.

- Il a sûrement trouvé une jeunette.

- Il change à vue d'œil notre jeannot.

Pendant des mois Blanchin a méticuleusement répertorié et pris en photos toutes les personnes habituées à rencontrer Monsieur Blanchin, celui qu'il remplace. Tout son secrétariat et ses principaux clients. Il passe beaucoup de temps pour étudier chaque dossier et a pour cela beaucoup espacé ses rendez vous.

- Aneth, je voudrais les projets présentés par les usines Fontiennes. Nous avons une réponse à donner je crois ?

- Oui Monsieur. Je vous les apporte dans quelques

minutes.

- Merci .

Pendant plusieurs mois il a cherché les informations concernant les diverses sociétés locales, qui travaillent dans sa branche professionnelle actuelle et qui disposent d'un site sur le Web. Il s'est imprégné de leur atmosphère comme lorsqu'il apprend un rôle pour le jouer au théâtre. Il a aussi beaucoup analysé la liste des cadres, quelque soit l'entreprise de la région. Il a commencé par le critère de la situation matrimoniale de celui dont il doit être le sosie ou plutôt celui dont il va prendre le premier rôle. Personne ne sait ce qu'il prépare. Personne ne pourra témoigner de son passage ou de ses préoccupations.

- Ça y est il me demande des dossiers. Heureusement que j'ai enlevé mes collants en arrivant.

- En tout cas moi il ne m'a rien demandé cette semaine. A croire qu'il a été rassasié pendant son séjour à la mer.

- Tu regrettes ?

- Oui et non. Ça fait une petite pause dans le boulot. C'est toujours ça de pris.

Pour la manière dont il envisage son rôle, Blanchin ne peut choisir que des hommes célibataires et cadres de haut niveau. Et pour mieux circonscrire son environnement, il doit opérer sa sélection parmi ceux qui ont été engagés depuis peu.

- Et toi ? Rien non plus ?

- Rien. C'était vraiment pour le dossier.

- Décidément on nous l'a transformé notre Monsieur Blanchin.

Ensuite, parmi les quelques noms sélectionnés sur l'écran, il a choisi quelqu'un de sa taille, proche de sa corpulence et de son âge. C'est ce qui fût le plus long car il lui a fallu se déplacer pour les voir et les prendre en photos. Il a fallu qu'il s'imprègne de leur style vestimentaire, fort heureusement souvent le même dans le cercle des « presque chef ».

- Je voudrais bien savoir par qui il va nous remplacer ce

cochon.

- Par des plus jeunes pardi.
- Tu as raison, les hommes sont bien tous les mêmes.
- Il va s'entourer de stagiaires venues des facs ...
- Et nous on se coltina le sale boulot à longueur de journée.
- Plus de pause fauteuil !
- Eh non ! C'est dur de vieillir !

- - - - -

Depuis quelques semaines le Monsieur Blanchin qui n'est plus comme avant, assure son travail dans l'entreprise VERASOL.

Monsieur Blanchin si l'on peut dire.

Son apparence plutôt. Son double ? Son jumeau ? Une forte ressemblance physique certes, mais quand même pas tout à fait. Si seulement les gens qui le côtoient avaient le temps de le regarder un peu mieux ... De toute façon on ne regarde pas vraiment les gens qui nous entourent. C'est peut-être à cause de cela que le théâtre est possible.

Blanchin n'a eu que les trois semaines d'arrêt de travail accordées à son modèle, pour entrer dans son nouveau rôle. Le premier médecin qu'il a rencontré n'a pas voulu lui donner plus de cinq jours. Il a dû retourner en voir un autre, plus sympa, un jeune remplaçant, peut-être en quête de clientèle, qui l'a prolongé de deux semaines. Un premier test réussi mais assez facile pour un comédien de sa trempe.

L'absence au bureau de monsieur Blanchin, a lieu peu de temps avant les vacances d'été.

C'est la première fois que le bureau de monsieur Blanchin reste vide. Jusque là c'était un roc, un exemple de solidité, de présence constante. Presque un modèle de fonctionnaire, une icône de « presque chef ».

Au cours du mois de juin, les vacances commencent avec

les pots qui se multiplient, les rangements dans les étagères et les nettoyages dans les archives. Il arrive même qu'on bâcle un peu quelque fois ! Les clôtures provisoires de comptes préparent le passage du relais aux jeunes étudiants et étudiantes qui débarquent et veulent tout de suite se mettre au courant. En même temps il faut s'atteler à l'épuration des dossiers en attente et des dossiers urgents quand les clients veulent absolument que ce soit bouclé avant leur départ. Personne ne fait plus attention à personne. C'est encore pire que d'habitude !

- On verra tout cela à la rentrée.

C'est comme cela que le nouveau Monsieur Blanchin a pu, pour ainsi dire, passer incognito avant de partir en vacances, après le petit mois de congés maladie de milieu mai. Il a réellement remplacé l'autre, le vrai, mais il n'a pas encore été vraiment vu par l'entreprise toute occupée à sa grande mobilité estivale et annuelle.

Et c'est le Monsieur Blanchin nouveau que l'on retrouve à la rentrée, mais pas tout à fait nouveau parce qu'on l'a déjà vu, mélangé maintenant aux souvenirs de vacances, aux récits ensoleillés et aux soucis de la remise en route.

Tout le décor est installé. Tous les acteurs et les spectateurs sont à leurs places. La pièce de théâtre peut être jouée. La prestidigitation peut déployer toute sa magie.

Chaque participant va reconnaître l'un des acteurs comme un ami, une connaissance ou un autre personnage déjà vu ou imaginé ? Le puzzle se reconstruit automatiquement de lui-même. Au fond tout le monde sait déjà ce qui va se passer même si personne ne sait bien comment s'enchaîneront les scènes et les actes.

Quel suspens que la vie !

- - - - -

- Tu me comprends ?

- Bien sûr. A force de t'entendre rabâcher la même chose !

- Il faut que tu ressenties ce que tu vas jouer. Il faut que tu cries parce que tu as mal. Il faut que tu regardes la petite Anne avec amour parce que tu l'aimes. Et alors ...

- Et alors tes gestes auront exactement l'ampleur qui conviendra.

- Et ta voix aura précisément les intonations que tous les spectateurs ressentent quand ils sont amoureux. Tu me suis ?

- Tu sais bien que je te précède depuis longtemps. Je connais tous tes principes par cœur. J'ai l'impression d'être né dedans.

- On peut mentir sur le théâtre mais on ne peut pas mentir au théâtre. Sinon le public qui ne voit que ton apparence, qui ne peut te juger que sur ton allure et sur ton extérieur ne pourra pas savoir ce que tu as dedans. Et c'est ce dedans que le spectateur vient chercher quand il paie sa place. Uniquement ce dedans. Tu m'écoutes ?

- Une seule oreille me suffit. Tu joues suffisamment bien pour que je t'entende en entier tout en ne t'écoutant qu'à moitié.

- Le dedans ! Après. Seulement après que tu as compris ça, tu peux faire du théâtre. Alors vient le moment du travail où il faut que tu trouves les gestes et les tics qui vont faire rire parce qu'en toi, tu es le rire. Il faut trouver les attitudes, ta façon de marcher, de t'arrêter, de tourner la tête, qui vont émouvoir, parce qu'en toi, tu es triste ou amoureux, ou colérique. Ça c'est notre métier. Ça c'est grand !

- Mais attention. Comme tous ces gestes peuvent avoir plusieurs significations il faut que ton envie en toi, elle soit vraiment de marcher comme ça.

- Comment tu sais déjà tout ça ? Hein ?

- Tu vois bien que je t'écoute de temps en temps.

- Tu inventes ou tu copies un mouvement de bras, une inclinaison du tronc, un rythme de phrase. Tu peux tout créer

ou tout plagier ...

- Mais il faut que ce soit ton âme qui le fasse. Ton corps doit redevenir l'instinct de ton intime.

- Ton corps il obéit. Il obéit à tout, à condition que tu aies une âme, une vraie vie qui t'habite. Pas seulement sur les planches, mais dans ta vie quotidienne.

- Il faut que je vive exagérément ce que je vais devenir quand le rideau se lève.

- Le spectacle commence quand la foule invisible ne voit plus que nous dans la lumière de la scène.

Blanchin aime le théâtre et le cinéma, mais seulement la partie invisible et secrète des coulisses qui se déploie du côté des acteurs. Il a pendant plusieurs années, suivi quelques uns des cours d'art dramatique qui se donnaient à Paris, lorsqu'il travaillait dans la capitale.

Blanchin se déguisait le plus souvent possible quand il était petit enfant. Il ne ratait pas un carnaval, pas un bal costumé, pas une fête d'Halloween ou de Saint Nicolas. Et aujourd'hui il continue de se dissimuler et d'ajouter des vies à la sienne. Il a des dizaines de pots de confitures avec une petite statuette enfermée dedans. Sur le flanc des pots une étiquette avec le nom d'une des personnes dont il a tenu le rôle, fictions et réalités. Ils s'étaient tous sur une longue étagère dans sa chambre.

Il lui plaît de se regarder vivre. Tout à la fois lui, mais aussi autre et spectateur en même temps. Sans compter tout ce qu'il imagine pendant ce temps là. Une sorte de valse à quatre temps perpétuelle, sans mélodie véritablement écrite. Mais il entend pourtant comme une musique qui l'accompagne et le berce, une ritournelle qu'il reconnaît ou réinvente

Dans son petit bureau qu'il n'oublie jamais de fermer de

l'intérieur, le nouveau monsieur Blanchin continue d'étudier la société où il travaille. Il veut tout connaître de ses rouages.

- Ça aussi c'est plus pareil qu'avant sa maladie.

- Oui. Avant c'est nous qui devions fermer la porte à clé après être rentrées. Il n'oubliait jamais de nous le demander.

- Maintenant il ferme seulement quand on n'est pas avec lui.

- C'est louche tout ça. N'est-ce pas madame Dupond !

- Je dirais même plus, c'est louche madame Dupont.

Jeanne et Aneth continuent de parler et de sourire de leurs plaisanteries, sans interrompre leur tâche. C'est qu'il ne leur permet plus vraiment de s'occuper d'autre chose que du travail.

Pendant le temps nécessaire pour aller libérer le verrou, comme pendant les trois coups qui annoncent le début du théâtre, Blanchin a le temps de penser à son rôle, à son personnage. Alors, debout, prêt à saluer, il va ouvrir à ceux qui ont frappé à sa porte. Il va être courtois, directif, affable, condescendant, hautain, vif, fatigué, joyeux ou las. Il a joué avec le précédent visiteur, Il joue avant d'ouvrir la porte, il va jouer pendant toute la rencontre, il jouera à la prochaine entrée. Il joue sa vie, en vrai, mais il joue quand même.

- Je l'ai entendu répondre au téléphone et ben dis donc !

- Et bien, dis moi.

- Oh ce n'est pas grand-chose.

- Dis moi quand même.

- Il parlait anglais comme un vrai amerloque.

- Ça doit être une english sa poulette.

- Il en fait des progrès.

- N'empêche qu'on dirait que ce n'est plus le même.

C'est l'éloignement temporaire du vrai théâtre qui le trouble le plus dans sa nouvelle fonction ou plutôt son nouveau vrai rôle grandeur nature. Cette fois les spectateurs n'imaginent plus, ils croient. Ils n'ont pas payé pour le voir ni pour le croire. Ils sont acteurs partenaires sans le savoir. Ils ne sont pas dans

le réel. Ils vivent mais ils se font jouer. C'est par ce qu'on ignore que nous devenons un simple jeu d'ombres sur le mur d'une caverne. Avec le même mécanisme qu'au spectacle, ne pas savoir permet aux acteurs de capter notre vouloir.

Blanchin n'est pas resté longtemps à son poste, je veux dire à celui qu'occupait le vrai monsieur Blanchin. La disparition inopinée du Directeur général de l'agence Dijonnaise a bouleversé l'organigramme de la succursale.

- Qui on va avoir à la place de notre monsieur Blanchin ?

- Je n'en sais rien, mais je vais regretter l'ancien.

- Quoique, depuis qu'il a changé de caractère, ce n'est peut-être pas plus mal.

Blanchin a rapidement accepté le poste orienté sur les contrats à l'exportation. Son statut de célibataire et de parfait angliciste le prédisposaient à ce poste libéré par l'ancien titulaire devenu Directeur. Le jeu des chaises musicales donne parfois une agréable aubade qui s'écoute facilement !

- Oui il devenait un peu distant.

- On n'était plus vraiment de son monde.

Blanchin n'est plus que rarement dans les locaux de l'entreprise. Il est souvent en voyage, en repas ou en conférence. Il réduit ainsi les risques d'une rencontre avec des personnes qui le connaissent et qu'il n'a pas pu repérer, malgré tout son travail de préparation. Il sait profondément que l'acteur n'est réellement crédible que pour celui qui ne connaît rien du personnage.

- Il y a quelque chose qui ne va pas chez notre monsieur Blanchin.

- Depuis le retour des vacances tu as ça dans la tête.

- Je ne sais pas vraiment. Des petites différences.

- Tu penses à quoi ?

- Son tic de tapoter ses lunettes juste au milieu, entre les

deux yeux.

- Et alors ?
- Il ne le fait plus.
- Maintenant que tu le dis, tu as raison.
- Tu vois bien qu'on nous l'a modifié.

Blanchin continue de signer les chèques et d'utiliser la carte vitale de son prédécesseur. Il a payé ses impôts et son loyer. Il y eut une vraie scène d'improvisation quand il a dû être présent pour les réparations de la barrière et du mur, défoncés par un camion qui reculait durant les travaux de construction de l'immeuble en face de chez lui, c'est-à-dire de chez monsieur Blanchin. Il n'aime pas beaucoup le théâtre d'impro. Il en a fait pour vivre, parce que ça plaît bien à tout un public, mais il n'a jamais cherché à en apprendre les trucs. Il retombait trop souvent dans les banalités.

Quand tout fut terminé, il poussa un soupir de soulagement. Sa toux factice, ses yeux larmoyants et son cache col remontant sur sa bouche lui ont permis de détourner la vigilance du propriétaire. La mise en scène, toujours la mise en scène, pour capter l'attention et diriger le regard ou le soupçon.

- Il n'y a plus jamais de petits signes sur ses chèques.
- Il y avait quelque fois un petit triangle...
- Ou un petit cœur quand il nous avait demandé de fermer le verrou.

- Mais depuis les vacances, plus rien de toutes ces petites fantaisies.

C'est à ce moment là que monsieur Blanchin sort de son bureau. Aneth pose le téléphone et se lève pour l'interpeller. Mais il a déjà disparu.

- Peut être que c'est un autre qui est là, un autre qui lui ressemble beaucoup mais un autre quand même.
- Et pour faire quoi ? Pourquoi prendre sa place ?

- Un autre qui ne connaît pas tout de lui, qui connaît seulement le monsieur Blanchin de la carte de visite.

- Celle-là c'est toujours la même ! Il ne l'a pas refaite.

Blanchin s'est servi de l'abonnement pour le bus, pour le théâtre lyrique et pour le basket. Il est passé à son club des fumeurs de pipe et puis il a annoncé qu'il ne pourrait plus y venir. Fumer lui demandait trop d'efforts.

Officiellement, dans toutes les administrations, et partout ailleurs on continue de voir monsieur Blanchin. Il va au cinéma près de la gare, au nouveau complexe, où les employés l'ont salué. On le voit souvent souffreteux, pressé ou plus silencieux qu'auparavant, mais on le voit. Sans doute encore malade.

Blanchin, tout doucement est en train de faire oublier monsieur Blanchin. L'oubli, un rôle impossible à tenir au théâtre et même unimaginable pour un acteur parce que se faire oublier ce serait comme une disparition, pire que mourir en scène. L'oubli c'est comme un rôle qui n'existe pas, c'est la mythique arlésienne. L'invisibilité cela se joue mais pas l'oubli !

- Tu verras qu'un jour on aura la police et qu'on va nous l'arrêter.

- Tu devrais écrire des romans polar, t'as de l'imagination.

- Peut-être qu'il le séquestre chez lui. Qu'est-ce qu'on en sait ?

- Peut-être même qu'il l'a brûlé et que les cendres trônent dans une urne, au milieu de son salon.

Te moque pas, tout peut arriver. On ne sait jamais ce qui peut se passer.

Blanchin est en Allemagne, à Fribourg. Il y vient pour la sixième fois en moins d'un mois. Il joue pour son entreprise, un personnage de financier, de comptable, d'industriel et de décideur. Il compose son rôle face à tous ceux qui travaillent dans la mouvance des possesseurs d'entreprises et qui

s'assurent très concrètement de la disposition monétaire du monde.

- Nous devons grandir et asseoir notre capacité financière de manière bien plus conséquente. C'est cette puissance là qui fera croître notre force, pas notre valeur industrielle. Celle-ci n'est qu'un moyen temporaire 'y parvenir.

Il reprend leurs paroles, leurs idées et parfois même leurs phrases. Ils leur donne un autre ton. Il les mélange à d'autres contextes. Ce sont ses spectateurs et il les reflète différemment pour leur plus grand plaisir.

- Serez vous le responsable financier ?

- Je n'avais pas pensé à cet aspect de nos futurs accords entre vous et notre maison mère en France, mais si vous me le demandez, pourquoi non ?

Blanchin entend leurs applaudissements. Maintenant Blanchin va pouvoir les trahir, il le sait, le scénario le dit. Ils y sont prêts. Ce soir il est devenu espion, il est félon, il est comme l'abeille pour les fleurs. Il piquera, à coup sûr, mais plus tard.

- Nous y avons pensé pour vous.

- Par ailleurs le plan des regroupements d'usines est presque terminé pour l'Allemagne et l'Espagne.

- J'allais justement vous demander où vous en étiez de vos tractations en cours.

- Tout est donc terminé, ou presque, comme je viens de vous le dire.

- Il reste celui de la France je suppose ?

- C'est exact. Vous avez des législations compliquées chez vous et des syndicats qui ne veulent pas gérer, qui n'ont appris que la revendication et qui ne savent préparer que les grèves.

- Nous avons nos habitudes ...

- Que nous ne parvenons pas à comprendre.

- Je m'en occuperai dès mon retour. Je passerai dans les ministères dès lundi et dès ce week-end, j'irai voir les

responsables locaux qui sont sur la ligne, pour savoir jusqu'à quelle somme personnelle ils seront vraiment revendicatifs.

- Nous pouvons continuer notre mise au point pendant le déjeuner. Ce sera plus facile de nous entendre définitivement.

Les conversations reprennent en même temps que le bruit des chaises qui s'éloignent de la table de conférence et le petit groupe se dirige vers la salle à manger.

Le plus laborieux fut de tuer le vrai monsieur Blanchin. C'était un acte réel qu'il devait accomplir et ce geste ne pouvait qu'être parfait. Un crime sans trace, sans mobile, sans suite, sans recherches, sans coup de théâtre pour une fois.

Blanchin l'a suivi pendant une bonne dizaine de jours et puis un soir monsieur Blanchin n'est pas rentré chez lui directement. Il a continué à pied, vers le bord de l'ouche. L'occasion qui se présentait était la bonne.

- Bonsoir Monsieur. Avez-vous besoin de mes services ?

- Non merci. Je n'aime que les femmes.

A-t-il eu le temps de voir la lame briller dans la nuit plutôt noire ? Blanchin ne se souvient pas vraiment de ces moments là. Un rôle qu'il n'avait pas préparé, pas répété, et qu'il interprétait dans l'urgence. Un rôle réussi pourtant.

Le poignardé s'est écroulé dans l'herbe. Blanchin lui a enlevé ses papiers, il a lacéré le bout de ses doigts et l'a fait rouler dans l'eau. Presque sans bruits.

Il est venu s'asseoir contre le gros arbre qui s'est installé dans la sinuosité du cours de la rivière et il a attendu plusieurs heures. Pendant tout ce temps personne n'a bougé autour de lui. Il s'est alors levé, s'est étiré comme s'il venait de dormir et s'en est allé en jetant un ou deux cailloux dans la rivière.

Monsieur Blanchin est coincé dans les racines d'un saule, un peu plus en aval, quelques mètres sous la surface agitée de l'onde printanière. Il est mort mais il existe une sorte de

fantôme qui va lui prolonger l'existence. Le soleil s'est levé.

Vivantes ou mortes, comme monsieur Blanchin aujourd'hui, beaucoup de personnes n'ont que le rôle qu'on leur donne ou qui reste disponible. Alors toutes et tous, nous devenons acteurs.

Avec sa première scène, celle du malade, Blanchin a joué le premier acte, dans l'incroyable pièce qu'il s'apprête à interpréter.

Mais tout cela est loin. Aujourd'hui il reçoit les grands patrons de l'entreprise concurrente de la sienne. Ils vont ensemble fusionner leurs activités et organiser un joli coup boursier.

- Je suis très satisfait de la conclusion de nos discussions.

- Nous aussi monsieur Blanchin.

- Je vous propose d'annoncer notre fusion après demain soir, ce qui nous laisse le temps de négocier quelques actions individuelles et de les transférer sur nos comptes respectifs ... ceux qui sont numérotés bien entendu !

- Nous sommes d'accord sur tout. A la semaine prochaine pour notre assemblée d'actionnaires.

- Il me manque encore les dossiers financiers et les autorisations informatiques.

- C'est vrai. Vous n'oubliez rien monsieur Blanchin !

- Cela fait aussi partie de mon travail.

- Michael donnez lui les codes.

Blanchin les note dans son carnet, mais sur plusieurs pages différentes, pour que le lien ne se fasse pas tout seul dans le cas, pourtant peu probable, de perte.

- La transaction est plutôt simple, mais il faut pour que cela ne se complique pas par la suite, que ce soit discret, le

plus secret possible. A vous revoir messieurs.

- Pouvons nous voir monsieur le directeur ?

- Monsieur Leglen n'est pas là aujourd'hui.

- Mais monsieur Blanchin, le responsable des services des projets peut vous recevoir.

Les deux policiers de la judiciaire se regardent.

- Etes vous certaine que nous parlons du même monsieur Blanchin ?

C'est au tour de Jeanne et d'Aneth de se regarder.

- A moins qu'il y en ait deux ! Mais nous n'en connaissons qu'un.

- Je vais frapper à son bureau.

Moins de trente secondes plus tard Aneth est de retour, seule, l'air étonnée.

- Je ne comprends pas, il n'est pas dans son bureau.

- Habituellement il ferme à clé quand il y est ...

- Et il ferme à clé quand il le quitte.

- Mais aujourd'hui il n'est pas dans son bureau et il a laissé ouvert.

Les deux policiers de la judiciaire se regardent à nouveau.

- Nous avons retrouvé son corps il y a trois jours dans le lit de l'ouche. Le temps pour la criminelle de l'identifier et nous voilà.

Jeanne et Aneth se regardent stupéfaites.

- Nous n'avons pas vu monsieur Blanchin ce matin.

- Mais il a dû passer puisque le courrier est signé ...

- A moins que ...

- Continuez. A moins que ...

- Rien de précis, mais nous ne l'avons pas vu repartir.

Ce matin Blanchin est parti avec la caisse et les actifs, tous vendus au cours de la nuit, déjà crédités sur plusieurs comptes, quelque part dans des banques, succursales d'autres banques. Dans des principautés et des pays inconnus, à travers des comptes qui sont déjà fermés et sans mémoire.

Blanchin avec son pécule, est parti pour ailleurs, loin des spectateurs de sa générale. Il va ouvrir un vrai théâtre, un vieux rêve venu de son enfance, au temps où ses parents, ni personne, ne l'écoutaient. Les comédies de la vie, les rôles que nous endossons tous et toutes, nos mensonges et nos espoirs, il va les baptiser théâtre, simple spectacle de l'existence.

Cette nuit Blanchin a dormi sans un rêve, sans un cauchemar. Il va se réveiller tout à l'heure et il va jouer au comédien.

Octobre 2002

